

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

CHATEAUBRIAND

A ce nom s'attache pour les chrétiens une gloire immortelle sur laquelle nulle faiblesse de caractère n'a pu élever de nuages : le premier, Chateaubriand a honoré, glorifié la religion qui avait fait la France et que l'effroyable tempête de 93 semblait avoir engloutie; il a couvert de palmes et de fleurs ces croix renversées, ces ruines des églises et des monastères, et parmi l'éclat tout païen des fêtes du Directoire et des victoires du Consulat, il a rappelé à tous les cœurs ce qu'était la Patrie, autrefois, lorsqu'elle s'appuyait sur le Christ et qu'elle enfantait les saint Bernard et les saint Louis, les Duguesclin, les Bayard, les Turenne et les Condé, les Bossuet et les Fénelon. C'est là le souvenir impérissable qui se lie au nom de Chateaubriand : il a puissamment aidé à la réconciliation publique de la France avec Dieu.

Nous ne raconterons pas dans le détail sa longue vie qui renferma tous les contrastes ; mais, voyageur, soldat, émigré, écrivain, diplomate, ministre, pauvre, riche, entouré d'éclat, plongé dans une obscurité volontaire, jamais il ne fut heureux : la lamentation de Job, *mon âme s'est ennuyée de ma vie*, était toujours au fond de ses pensées, et se retrouve dans tous ses écrits.

François-René de Chateaubriand était né le 4 septembre 1768 à Saint-Malo, de René de Chateaubriand et d'Apolline de Bédé ; il passa son enfance et son adolescence au château de Combourg, sous l'autorité d'un père d'une humeur dominatrice et sévère qui inspirait une sorte de terreur à sa femme et à ses enfants : la présence de sa sœur Lucile adoucissait pour lui l'ennui et la tristesse de cette existence ; il a dit plus

tard, dans *René*, ce qu'il avait ressenti durant les jours de sa première jeunesse, paisibles au dehors, agités au dedans. « Timide et contraint
» devant mon père, je ne trouvais l'aise et le
» contentement qu'auprès de ma sœur Amélie.
» Une douce conformité de goûts et d'humeur
» m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était
» un peu plus âgée que moi. Nous aimions à
» gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le
» lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles,
» promenades dont le souvenir remplit encore
» mon âme de délices... Le matin de la vie est
» comme le matin du jour, plein de pureté, d'i-
» mages et d'harmonies. » Mais ce matin est trop court, bientôt le jeune Chateaubriand entre dans l'armée, il est présenté à la cour de Louis XVI, il est mêlé au grand monde et au monde littéraire de Paris, et au sortir des bruyères natales, il aspire avec ardeur l'esprit du siècle ; il ne se plut pas longtemps dans cette vie factice et brillante ; son esprit inquiet et mélancolique l'entraîna loin des salons de Paris. La Révolution, pressentie par tous, ne trouva pas Chateaubriand en France ; sollicité par le goût des lointains voyages, par les récits de Cook et de La Pérouse, il était parti pour l'Amérique ; il visita les forêts du Nord, les nations indiennes du Canada, les bords du Meschacébé, les champs et les bois de la Louisiane ; il se pénétra de la grandeur de cette nature étrangère qu'il a si puissamment retracée dans *Atala* et les *Natchez*. Sans le savoir peut-être, il amassait ainsi les matériaux de ses travaux, de sa gloire future.

Au sortir de ces déserts, il apprit, par hasard, les événements qui s'accomplissaient en France, la

fatale fuite du roi, le sinistre voyage de Varennes, l'émigration des princes, et il put pressentir tous les maux dont son pays était menacé; il revint en France, sa fidélité monarchique le pressait. Il revit sa famille (1792), et, chose étrange, il consentit à se marier impromptu, avec une amie de ses sœurs, mademoiselle de la Vigne; elle ne joua pas un grand rôle dans sa vie, et voici comment il explique lui-même ce mariage improvisé : « Mes sœurs se mirent en tête de me faire épouser mademoiselle de la Vigne, qui s'était fort attachée à Lucile. L'affaire fut conduite à mon insu... je ne me sentais aucune qualité de mari; toutes mes illusions étaient vivantes; l'énergie même de mon existence avait doublé par mes courses... Lucile aimait mademoiselle de la Vigne, et voyait dans ce mariage l'indépendance de ma fortune. — Faites donc! dis-je. Chez moi, l'homme public est inébranlable; l'homme privé est à la merci de quiconque se veut emparer de lui, et, pour éviter une tracasserie d'une heure, je me rendrais esclave pendant un siècle.... Je ne sais s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme : elle devine la pensée et la parole à naître sur le front ou les lèvres de la personne avec laquelle elle cause : la tromper en rien est impossible. D'un esprit original et cultivé, racontant à merveille, madame de Chateaubriand m'admire sans avoir jamais lu deux lignes de mes ouvrages; elle craindrait d'y rencontrer des idées qui ne sont pas les siennes, ou de découvrir qu'on n'a pas assez d'enthousiasme pour ce que je vau. Quoique juge passionné, elle est instruite et bon juge. »

A cette femme qu'il jugeait si favorablement, il eut le tort de ne pas donner une assez large part de son existence; elle eût été sa fidèle et intelligente compagne, car elle avait infiniment d'esprit, de piété, et elle aima passionnément ce jeune mari, qui, le lendemain de leur union, la quitta pour l'armée des princes. Il assista au siège de Thionville, il fut laissé mourant au bord d'un fossé, et, pour échapper aux mains des républicains vainqueurs, il s'embarqua pour l'Angleterre. Plus tard, il se souvint, dans les *Martyrs*, de sa vie de soldat, du ciel brumeux du Nord, et Eudore redit ce que François de Chateaubriand a souffert.

Émigré à Londres, il y mena durant plusieurs années une vie précaire et besogneuse, il faisait des traductions pour vivre, il étudiait et écrivait pour se consoler de sa misère et de son isolement. Dans cette situation malheureuse, il inspira cependant de vives sympathies, et une des grandes fautes de la vie de René eut pour cause première cette attraction qu'il faisait naître : il était allé dans le comté de Suffolk, et, présenté à une honorable famille, il avait fait éclore dans le cœur de la jeune fille de la maison, Charlotte

Yves, une profonde affection. Les parents s'en aperçurent, et, loin de blâmer le choix de leur fille, ils offrirent sa main à leur hôte. Il raconta lui-même cette triste scène : « Madame Yves me dit : Monsieur, vous voyez ma confusion. Je ne sais si Charlotte vous plaît; ma fille a certainement conçu de l'attachement pour vous. M. Yves et moi, nous nous sommes consultés; nous croyons que vous rendrez notre fille heureuse. Vous n'avez plus de patrie, vous venez de perdre vos parents; vos biens sont vendus, qui pourrait vous rappeler en France? En attendant notre héritage, vous vivrez avec nous. »

Je me jetai aux genoux de madame Yves; je couvris ses mains de mes baisers et de mes larmes. Elle croyait que je pleurais de bonheur, et elle se mit à sangloter de joie. Elle étendit le bras pour tirer le cordon de la sonnette, elle appela son mari et sa fille : Arrêtez, lui criai-je, je suis marié! Elle tomba évanouie. »

C'était parler trop tard. Est-ce l'amer souvenir de cette grande faute, ou les tragiques événements par lesquels sa famille fut décimée qui ramenèrent Chateaubriand vers les pensées religieuses : *J'ai pleuré, dit-il, et j'ai cru*. De ces larmes jaillit une magnifique source d'inspiration; le *Génie du Christianisme* fut créé; il marqua la place que dorénavant l'auteur allait occuper et dans la phalange chrétienne et dans le monde des lettres; il décida de sa destinée entière, et à cause de cela, nous nous y arrêtons avant de poursuivre cette courte esquisse de sa vie qui passa par tant de phases diverses.

Le *Génie du Christianisme* n'est pas un ouvrage de doctrine, de théologie et de raisonnement, c'est une œuvre de poète; c'est un témoignage éclatant rendu à la Religion contemplée dans ses bienfaits et son influence. L'auteur voit dans la religion catholique le principe de la société moderne, le frein qui a arrêté et subjugué la Barbarie, la mère de toutes les institutions salutaires, l'inspiratrice des sciences, des lettres et des arts. Qui pourrait nier la vérité absolue de cette démonstration? Chateaubriand a fait l'apologie du christianisme en disant à ses détracteurs : *Venez et voyez!* il le dit en un magnifique langage : « La religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres; le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange, et décorés par Raphaël... » Ce fut ainsi, au sortir de la tempête révolutionnaire, en présence des églises renversées et du culte aboli, que Chateaubriand toucha les cœurs en célébrant la beauté et les bienfaits de la Foi; les esprits d'alors n'auraient peut-être pas supporté les discussions théologi-

ques; mais ils aimèrent ces glorieux souvenirs du passé, ces descriptions si touchantes des fêtes de l'Eglise, ces appréciations si justes des grands écrivains et des grands orateurs que le souffle religieux a animés. « Si, disait Joubert, » la poésie et la philosophie peuvent ramener » une fois l'homme à la religion, elle s'en sera » bientôt réemparée, car elle a ses séductions et » ses puissances, qui sont grandes. On n'entre » point dans ses temples, bien préparé, sans en » sortir asservi. »

La séduction du talent de Chateaubriand prépara cet heureux asservissement, il eut sa grande part dans la joie avec laquelle les Français célébrèrent le Concordat et la réouverture des églises. Il avait mis en lumière Dieu admirable dans la nature, admirable dans la loi qu'il a donnée aux hommes, admirable dans les expansions de sa divine charité; il avait montré la religion, fille de Dieu, manifestant dans l'homme une gran-

deur morale que l'antiquité ne connut pas, n'étendant ses conquêtes que pour étendre ses bienfaits, et animant d'inspirations sublimes ses docteurs, ses poètes, ses peintres et ses sculpteurs. Ce tableau vivant, coloré, venu si à propos fut un événement qui retentit dans la société française. Chateaubriand était rentré dans son pays en 1800, mais il ne publia le *Génie du Christianisme* que deux ans après, et l'apparition du livre coïncida avec la paix que Rome et la France venaient de conclure. De là, son immense succès et la place qu'il assigna à son auteur dans les rangs catholiques et monarchiques. D'autres complétèrent son œuvre; les Bonald, les de Maistre, les Frayssinous, furent plus savants et plus exacts, mais, lui, il fut semblable à cette colombe, envoyée hors de l'arche et qui revint dire que la terre était disposée à recevoir les sacrifices offerts au vrai Dieu.

M. B.

(La fin au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LE LIVRE D'OR FRANÇAIS

Mission de Jeanne d'Arc

PAR FRÉDÉRIC GODEFROY

La vie de Jeanne d'Arc a été souvent écrite; cette figure extraordinaire, à laquelle rien ne ressemble dans les annales des nations, a diversement inspiré, non-seulement les écrivains français, mais même les plumes étrangères. Shakespeare, en la faisant agir dans ses drames nationaux, semble encore sous l'influence de haines qu'elle faisait naître au cœur des Anglais; Schiller est plus sympathique sans être vrai; Goerres, écrivain catholique, a fait de l'héroïne un portrait aussi exact qu'admirable; en France (nous ne parlons pas de celui qui a traîné aux gémonies cette vierge héroïque) elle compte en grand nombre ses historiens. M. Frédéric Godefroy n'a pas voulu refaire, dans ses détails, cette vie si bien connue; il s'est donné pour but d'établir la mission religieuse et patriotique de Jeanne d'Arc, et de démontrer ses titres à la gloire de la terre et à la gloire du ciel.

Il raconte l'enfance de Jeanne, simple, laborieuse et pieuse; elle ne sait peut-être ni lire ni écrire, mais elle est nourrie dans une atmosphère de foi et de charité où son âme, si pure, s'élève de plus en plus. Un jour, dans le jardin de son père, elle entend des voix qui l'invitent à saisir l'épée et à délivrer la France des Anglais qui l'oppriment, et, pendant cinq ans, les voix pressent la pauvre paysanne de s'en aller guerroyer avec les chevaliers. Elle résiste; mais les saintes lui répètent avec tant d'insistance: *Fille de Dieu, va! va! qu'elle ne peut plus durer où elle est.* Elle part, pour aller mettre fin à la grande pitié qui est au royaume de France.

L'entrevue de Jeanne avec le Dauphin, à Chinon, est racontée de la manière la plus vivante; on voit l'humble fille des champs qui entre, modeste, dans cette salle où se trouvent trois cents chevaliers, qui fait les révérences et inclinations, comme si elle eût été nourrie en Cour, ainsi que le dit Alain Chartier, et qui discerne, d'un œil inspiré, le fils de Charles VI entre ses courtisans. Elle subit des interrogatoires, ferme

et simple, comme toujours; on lui donne des gens d'armes, elle revêt l'armure, elle commande comme un homme, elle prie comme une religieuse, elle délivre Orléans, elle fait sacrer à Reims le jeune roi, elle assiste à la cérémonie en tenant sa bannière, sur laquelle sont inscrits les noms de Jésus et de Marie : c'est l'heure du triomphe, mais l'agonie la suit de près. Jeanne est prise à Compiègne; elle est remise aux mains d'ennemis qui ont soif de sa vie et de son honneur. Pressée de questions et de menaces, livrée aux arguties captieuses de ses juges, Jeanne demeure inébranlable et toujours fidèle à son Dieu et à sa patrie. En proie ensuite au plus cruel supplice, sa patience et sa force ne se démentent pas; elle

meurt en priant, et l'Eglise, cette grande réparatrice des erreurs et des crimes des hommes, réhabilite sa mémoire à la suite d'une enquête solennelle faite par le pape Calixte III, à la prière de Charles VII et de la famille d'Arc.

Érudit autant qu'intéressant, le livre de M. F. Godefroy est à la hauteur de son sujet; nous ne saurions dire plus, et ce mot seul le recommande à nos lectrices. Le volume est orné de quatorze belles gravures, et, ce qui à coup sûr est précieux, d'un portrait de Jeanne d'Arc trouvé dans un manuscrit contemporain (1). M. B.

(1) Un très-beau volume, chez Reichel, 5, rue de Tournon, Paris. — Prix : 40 francs.

CONSEIL

SURSUM CORDA

Cette parole, que l'Eglise répète un moment avant la consécration de la messe, devrait retentir sans cesse à nos oreilles, au milieu du déluge qui nous gagne, le déluge de la matière, de l'argent et des plaisirs, où la sensation est tout, et l'idée rien. A peine les plus forts d'entre nous peuvent-ils tenir la tête au-dessus de ce terrible courant, afin de ne pas se laisser entraîner tout entiers. Analysons un peu l'atmosphère morale qui nous environne. Idée prédominante? l'argent! En gagner, en dépenser, en avoir plus que les autres, posséder ce que les autres ne possèdent pas; monter tous les jours, si on peut, un cran plus haut de l'étiage où se marque la considération, née de la fortune; travailler pour acquérir cette fortune, vivre pour en jouir, pour briller, grâce à elle; faire travailler pères et maris, fût-ce au détriment de leur santé, fût-ce même au risque de leur honneur, n'est-ce pas là l'idée prédominante? Les occupations, que sont-elles? le ménage, la bonne cuisine, les recherches exagérées du mobilier, les soins plus qu'exagérés de la toilette; la matière et la jouissance enfin ne sont-elles pas le but de vos travaux féminins, et l'esprit et l'âme ne meurent-ils pas de faim et de soif au milieu de ces labeurs qui n'ont en vue que les sens et la vanité? Les plaisirs? Ah! certes, ils n'élèvent pas le cœur en haut, ces théâtres où la morale est si basse, et les accessoires, les

décors, les costumes si splendides et si beaux! Ils n'élèvent pas le cœur en haut ces romans; les uns, piétinant dans la fange, consacrés à la peinture de ce qu'il y a de plus vil dans la société; les autres, se débattant dans la flamme impure des passions; d'autres, plus innocents, mais pleins encore d'un venin subtil, qui ne parlent jamais ni de Dieu, ni de devoir, et où toutes les nuances de la palette sont consacrées à dépeindre des meubles, des toilettes, des repas, les infiniment petits de la vie. Les conversations des salons? Elles sont la fidèle reproduction de ce qui occupe notre siècle — l'argent, le bien-être et les amusements, on ne sort pas de cet étroit programme.

N'y a-t-il rien au delà? Votre âme proteste contre cette question : il y a au delà des jouissances les devoirs, et au-dessus des devoirs, Dieu qui les commande et qui doit en récompenser le généreux et fidèle accomplissement. Ah! c'est vers Lui que le cœur doit s'élever, monter au-dessus de la sphère matérielle, où, comme un oiseau sous la cloche pneumatique, ce pauvre cœur se débat et meurt. Il réclame sa vie véritable qui est Dieu, car, saint Augustin l'a dit : *nous sommes créés par Lui et nous ne trouvons le repos qu'en Lui.*

Or, vivre de la vie de Dieu, c'est élever son cœur vers Dieu, par la prière, les méditations journalières, les courtes et sérieuses lectures, c'est penser au milieu des choses passagères, à celles qui ne passeront pas; c'est agir en vue

des commandements divins qui recommandent l'homme à l'homme, le frère au frère, le pauvre au riche, c'est se faire une idée nette de ses devoirs; fille, femme, mère, ne pas tout accorder aux choses matérielles, aux soins d'intérieur, en négligeant ses devoirs essentiels, par exemple, le respect en paroles et en actions, pour ses parents, la déférence pour son mari, la vigilance pour les enfants, pour leur éducation et leur état moral; l'attention sur la conduite des domestiques, leurs rapports entre eux, leurs rapports avec les enfants.

Ce sont là des obligations strictes que tous les soins, tous les labeurs du ménage ne compensent pas. On peut avoir une maison admirablement organisée, des repas délicieux, des enfants mieux et plus élégamment vêtus que d'autres, on peut même avoir des enfants plus savants que d'autres, et néanmoins être très-répréhensible comme épouse, comme maîtresse de maison et comme mère, et cela, faute d'avoir su discerner ses devoirs. C'est en Dieu, par la réflexion, par l'examen de soi-même qu'on apprend à les connaître et à se connaître, soi et ses manquements; c'est là qu'on apprend à vivre pour un autre but que les satisfactions des sens et de l'amour-propre.

Un secret mépris de l'argent, cette idole! et des plaisirs, ces fruits de la mer Morte! naît

insensiblement de la contemplation des vérités célestes; l'âme s'élève au-dessus des ambitions terrestres; elle ne place plus le bonheur dans les puérités, elle est préparée à accueillir le malheur, cet hôte toujours possible, et pourrait presque dire comme l'ange Raphaël à Tobie : *Je vis d'une autre nourriture que la vôtre*. Et ce *Sursum corda* n'empêche le développement d'aucune des facultés généreuses de notre âme : on aime, on se dévoue, on compatit, on jouit de ce qui est beau et bien; mais on n'est plus retenu et fasciné par les bagatelles, et on ne met plus tout son cœur dans l'arrangement d'un salon ou la combinaison d'une toilette, et surtout on ne court pas après l'argent, car *l'avarice est une idolâtrie*. Qu'il est vrai et profond ce mot de l'Apôtre!

Tâchons de sortir nos pauvres âmes des petites de la vie, petits désirs, petits plaisirs, petits travaux, fortifions notre âme en l'élevant; tâchons d'être, non les plus riches, les mieux *costumés*, les mieux *organisés*, mais les plus dévoués, les plus sincères, les plus modestes; tendons en haut et non en bas; la pauvre nature, faible et inclinée au mal, nous y ramènera de reste, mais chaque courageux effort nous rapprochera de ces régions sereines et pures, où nous finirons par occuper une éternelle demeure.

M. B.

LES MAURÉNAL

(SUITE ET FIN)

IX

LE SACRIFICE

Il n'y eut aucune autre explication entre le fils et la mère, qui se montra pour lui plus tendre que jamais, comme si la crainte qu'elle avait eue de le perdre avait encore augmenté son amour. Georges s'efforçait de lui être agréable, il la quittait peu, lui offrait le bras pour la promenade et lui faisait quelquefois la lecture; mais il ne pouvait cacher entièrement la profonde tristesse qui l'envahissait malgré lui; il ne soignait plus ses fleurs, il n'aimait plus ses livres, son robuste appétit lui faisait défaut et son teint pâlissait de jour en jour.

Madame de Maurénal remarquait ce changement et s'en inquiétait beaucoup, mais elle se gardait bien d'en parler; elle faisait venir à

grands frais des ouvrages nouveaux, des fleurs rares, elle couvrait sa table de mets succulents, mais sans aucun résultat.

Un jour qu'elle prenait avec lui son déjeuner du matin sous un berceau de clématite, un employé du chemin de fer apporta une caisse à son adresse.

« Qu'est-ce que cela peut être? dit-elle.

— Cette caisse vient de Nice, dit Georges avec une certaine émotion, je vais l'ouvrir, si vous le voulez bien.

Madame de Maurénal hésita un instant; mais déjà son fils s'était emparé des instruments nécessaires et faisait sauter le couvercle.

« Un tableau peint à l'huile, dit-il.

Et d'une voix altérée :

« Est-ce vous qui l'avez secrètement commandé, maman?

— Moi pas du tout, quelle est cette énigme?

Et regardant à son tour le tableau, que le jeune homme venait de dégager tout à fait.

« Mais c'est ton portrait, Georges, te voilà représenté sur le chemin de fer, près de Saint-Nazaire, au milieu des wagons effondrés, emportant sur tes épaules ce vieillard que tu as sauvé.

— Et cette belle jeune fille toute en larmes, c'est mademoiselle Ébrard, s'écria-t-il avec un sentiment de joie et d'admiration, qui n'échappait point à sa mère. C'est un tableau de grande valeur, je parierais que c'est un présent de M. Ébrard, qui l'aura commandé à un peintre très-habile.

— Mais comment aurait fait ce peintre pour saisir ta ressemblance sans te connaître? reprit madame de Maurénal.

— En se servant de la photographie que M. Ébrard m'a demandée avant de partir.

— Il est certain que c'est le plus gracieux présent que l'on puisse me faire, dit-elle, partagée entre le plaisir de posséder un si beau portrait de Georges et le regret de le tenir de gens avec lesquels elle eût voulu cesser toute relation. Je crois cependant que la délicatesse s'oppose à ce que nous acceptions un objet de si grand prix, et qu'il faudrait renvoyer ce tableau à M. Ébrard, s'il nous vient de lui.

— Ce serait l'offenser, sans aucun doute.

Ils discutaient encore lorsque le facteur apporta une lettre donnant la clef du mystère. C'était bien l'oncle de Théonie qui avait fait faire ce portrait et qui l'offrait à madame de Maurénal dans les termes les plus aimables et les plus affectueux; et il invitait en même temps la mère et le fils à venir passer quelques jours à Nice.

— Nous irons, maman, s'écria vivement Georges, nous ne connaissons cette ville ni l'un ni l'autre, et nous ne saurions trouver une meilleure occasion de faire ce voyage, que je désire depuis longtemps.

— Tu oublies, mon fils, que je ne suis pas entièrement remise de mon indisposition, et que d'ailleurs je n'aime guère à sortir de chez moi.

— Combien je le regrette! dit le jeune homme, car mon plaisir en sera fort diminué.

— Tu partirais sans moi! s'écria-t-elle avec une indicible émotion.

— Oh! pour trois ou quatre jours seulement. Et, sans attendre la réponse, il s'éloigna d'un pas assuré.

« Sans moi! sans mon consentement! répétait madame de Maurénal, le cœur brisé.

Son sein se gonfla, sa voix s'altéra, ses yeux se mouillèrent de larmes; puis elle voulut douter.

— Il n'osera pas, se dit-elle.

Deux heures s'écoulèrent dans une pénible attente. Georges ne paraissait point; sa mère alla le chercher dans sa chambre, il n'y était pas. Adélaïde, interrogée, dit qu'il était parti tout joyeux pour Toulon, afin de se commander des

habits neufs, et qu'il ne reviendrait que pour dîner.

— C'est donc fini! se dit amèrement madame de Maurénal, il m'échappe tout à fait, lui si bon, si confiant jadis, il part sans me prévenir, sans même me serrer la main. Il faut en prendre mon parti, mon bien-aimé ne m'appartient plus, il aime une autre femme, et l'espérance de la revoir lui fait déjà oublier sa mère! Que sera-ce donc s'il en vient à épouser mademoiselle Ébrard, si elle lui appartient par des liens légitimes? Avec cette bonté et cette tendresse naturelle que l'éducation a développées en lui, Georges sera sans nul doute un excellent père de famille; il aimera sa femme, il aimera ses enfants; et moi, qui ai tant souffert pour lui, qui lui ai consacré ma vie entière, je n'aurai de son cœur que les miettes! Ah! que ne suis-je morte avant le jour où il a rencontré cette jeune fille! Mais hélas! si ce n'était elle, ne serait-ce pas une autre? et qui ne vaudrait pas Théonie, peut-être!

La journée s'écoula sans que le jeune homme reparût; à l'heure du repas madame de Maurénal ne se mit point à table. Enfin, vers le soir, Georges revint à la Florine; sa mère était pâle et défaite, mais, tout entier à ses idées nouvelles, le jeune homme ne remarqua pas cet abattement.

« Pardonnez-moi de ne pas avoir été de retour à midi, je ne croyais point rester si longtemps à la ville; mais vous ne me reprocherez plus du moins de négliger ma toilette, ajouta-t-il d'un ton joyeux; je me suis fait couper les cheveux par le coiffeur à la mode, je me suis fait indiquer le meilleur tailleur, le meilleur bottier, et dans deux ou trois jours vous me verrez beau comme un astre!

— Et tu es resté tout ce temps sans rien prendre? cela ne te vaut rien, mon enfant.

— Oh! soyez tranquille, mère, j'ai diné au restaurant, et de bon appétit encore.

Madame de Maurénal regarda son fils et demeura stupéfaite du changement subit qui s'était opéré dans sa personne; son attitude était plus ferme et plus décidée, l'espérance que la lettre de monsieur Ébrard avait fait naître dans son cœur avait transformé sa physionomie, son teint s'était animé, et une ardeur étrange brillait dans ses regards.

« Qu'il est bien ainsi, se dit la mère, sans pouvoir s'empêcher d'admirer ce changement. »

Le jour du départ arriva; Georges fit un nouvel effort pour engager madame de Maurénal à l'accompagner à Nice; puis, sur son refus, il partit en promettant d'écrire tous les jours, et il tint parole en effet; mais ses lettres, quelque tendres qu'elles fussent d'ailleurs, ne faisaient qu'envenimer la plaie qu'elles voulaient guérir.

« Si vous étiez avec moi, chère maman, lui écrivait-il, rien ne manquerait à mon bonheur. Nice est une ville charmante; monsieur et made-

moiselle Ebrard me comblent de soins et d'expressions d'estime et de reconnaissance bien au-dessus des services que j'ai été si heureux de leur rendre. Mademoiselle Théonie est une ravissante jeune fille, élégante avec simplicité, enjouée avec raison, confiante avec sagesse. Elle m'a dit son admiration, sa respectueuse tendresse pour vous, et cette conformité de sentiments me l'a fait trouver plus charmante encore ! »

En lisant ces lettres madame de Maurénal se sentait mourir de douleur ; souvent elle les jetait avec dépit, puis elle les reprenait un moment plus tard, en recommençant la lecture, commentant les expressions, analysant chaque mot et cherchant à y découvrir un sens caché, un motif plausible d'espérance.

Huit jours s'écoulèrent de la sorte, au bout desquels Georges revint auprès de sa mère, l'air joyeux, le visage épanoui ; et, se jetant tendrement dans ses bras :

« Chère maman, lui dit-il tout de suite, comme s'il eût craint de ne plus trouver le courage de lui ouvrir son cœur s'il tardait à le faire, je vous apporte une bonne nouvelle : monsieur Ebrard désire me faire épouser sa nièce et mademoiselle Théonie daignerait devenir ma femme ; il ne manque donc plus à l'accomplissement de mon désir le plus vif que votre approbation, et, je connais trop votre tendresse infinie pour ne pas être certain que vous consentirez à mon bonheur. Je vous le demande en baisant vos mains chéries, dont j'ai reçu tant de biens, en implorant votre cœur, qui m'a prodigué tant d'amour, en me jetant à vos genoux, sur lesquels j'ai appris tout enfant à prier Dieu et à vous bénir ! »

Il était en réalité aux genoux de Madeleine, le cœur palpitant d'espérance et de crainte, épiant sur le visage maternel l'effet de ses vives sollicitations.

Jamais il n'avait fait de si longues phrases, jamais surtout paroles si ardentes n'étaient sorties de sa bouche.

La mère se sentit vaincue.

« Epouse-la et sois heureux, dit-elle. Mais, pour moi, tout est fini dans ce monde. »

Le jeune homme n'entendit point ces derniers mots. Dans l'élan de sa joie et de sa reconnaissance il étreignit sa mère sur son cœur, séchant de ses baisers les larmes brûlantes qui inondaient son pâle visage. L'arrivée d'Adélaïde vint mettre fin à ces transports. Georges s'approcha alors de sa vieille bonne, et l'embrassant sur les deux joues :

« Félicite-moi, lui dit-il, maman vient de consentir à mon mariage avec mademoiselle Ebrard.

— C'est-il bien possible, s'écria l'excellente femme. Oh ! monsieur Georges, que je suis donc contente ! je pensais depuis longtemps que c'était

la femme qu'il vous fallait, et je l'avais même dit à monsieur le docteur.

— Eh bien ! fais-lui savoir que c'est maintenant chose convenue, ou plutôt je vais le lui écrire sur-le-champ, afin qu'il accoure au plus vite pour nous complimenter tous. »

Le mariage eut lieu à Nice, en présence d'une foule élégante qui se pressait dans l'église ; et, lorsque Théonie parut au bras de son vieil oncle, belle et candide dans sa blanche toilette, il y eut comme un frémissement d'admiration parmi les assistants.

D'après le conseil de madame de Maurénal elle-même, les jeunes époux, sacrifiant à l'usage moderne d'un voyage précipité après la noce, partirent pour Florence, où M. Ebrard devait les rejoindre bientôt, tandis que la mère de Georges, accompagnée de sa fidèle Adélaïde et du docteur Morlot, complètement réconcilié avec elle, reprenait le chemin de la Florine.

X

SOEUR FRANÇOISE.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Georges, le printemps renaissait, les haies se couvraient de feuilles tendres, et, dans les buissons épineux, les petits oiseaux construisaient déjà leurs nids de mousse.

Par une magnifique soirée, toute parfumée de douces senteurs, une voiture de louage s'arrêtait à la porte d'une petite maison de campagne, située sur la lisière d'un bois épais. Deux femmes en descendirent, l'une grande, mince, à l'air noble et distingué, l'autre, petite, rondelette, au visage bienveillant et doux, déjà vieille et vêtue confortablement, comme une gouvernante de bonne maison.

« L'habitation me paraît en bon état, dit la première ; nous serons très-bien ici.

— Pas aussi bien qu'à la Florine, où sont restés ceux que nous aimons, murmura la gouvernante avec un gros soupir. »

Madame de Maurénal, car c'était elle, n'entendit point, ou ne fit pas semblant d'entendre la réflexion de sa vieille bonne, et s'approchant d'un petit pavillon, où logeait le concierge, elle souleva le marteau de la porte. Un vieillard mit la tête à la fenêtre et d'une voix cassée, par l'âge :

« Qui frappe ? dit-il ; qui êtes-vous et que demandez-vous ? »

— Eh quoi ! père Jérôme, ne reconnaissez-vous point madame de Maurénal, la nièce de madame la douairière de Maugis, et Adélaïde Gournel, la bonne amie de feu votre femme ? dit la bonne.

— Oui, à présent, mais je ne vous ai pas reconnue de suite, parce que mes yeux ne valent pas grand'chose. C'est donc là votre maîtresse ?

sa lettre ne nous est arrivée qu'avant-hier ; cependant ma fille a tout préparé pour sa réception. »

En parlant ainsi le bonhomme se mettait en devoir d'ouvrir la porte du cottage lorsqu'une paysanne, jeune encore, accourut en toute hâte, pour souhaiter la bienvenue aux voyageuses et pour les introduire dans un assez beau salon, garni de meubles antiques.

Ce petit domaine, situé près de Villeneuve-Saint-Georges, avait été acheté par la douairière de Maugis, pour y passer la belle saison. Elle l'avait laissé en héritage à sa nièce Madeleine, qui n'y était plus retournée depuis la mort de sa tante, et qui se contentait d'en toucher les faibles revenus par l'intermédiaire d'un notaire. Pourquoi venait-elle s'y fixer à cette heure ? C'était un mystère inexplicable pour la bonne Adélaïde, toute chagrine de s'éloigner de M. et de madame Georges, qu'elle aimait tendrement.

Le jour de l'arrivée des jeunes époux à la Florine, après leur voyage de noces, madame de Maurénal avait reçu sa belle-fille avec une grâce toute aimable, et depuis lors, c'est-à-dire depuis un mois environ, les deux femmes paraissaient vivre ensemble dans les meilleurs termes, sans que Madeleine eût témoigné le moindre mécontentement à Théonie, sans que celle-ci eût à se plaindre d'autre chose que d'une froideur qu'elle espérait vaincre à la longue. Puis, un beau jour que le jeune couple était parti de bonne heure pour faire dans les environs une excursion projetée depuis quelque temps, quels furent la surprise et le chagrin de Georges et de sa femme en apprenant à leur retour que leur mère, accompagnée d'Adélaïde, était partie par le chemin de fer sans avoir confié à personne le but de son voyage. Une lettre à leur adresse, laissée dans sa chambre à coucher, leur dit seulement que quelques affaires, négligées depuis plusieurs années, réclamaient sa présence dans les environs de Paris, mais qu'elle leur donnerait de ses nouvelles. C'est ainsi que madame de Maurénal, ingénieuse à se tourmenter, avait quitté son fils, dans la crainte de ne pouvoir dissimuler plus longtemps les sentiments tumultueux qui s'agitaient dans son âme ; mais en vain avait-elle mis plus de deux cents lieues de distance entre elle et le cher objet de sa folle jalousie, en vain cherchait-elle à oublier ce fils bien-aimé, elle s'en occupait sans cesse, elle le retrouvait partout, dans le portrait de sa grand'tante, avec lequel il avait quelque ressemblance, dans les photographies qu'elle avait emportées, dans les lettres qu'elle conservait, dans ses rêves surtout, où elle le voyait tantôt petit enfant endormi sur ses genoux, tantôt homme fait et amoureux de sa femme ; c'était une véritable obsession, douce souvent, mais importune. Elle fut irritée d'abord, puis attristée de ne pouvoir éloigner d'elle un seul instant ces souvenirs ; sa tristesse devint

bientôt du chagrin et presque de la douleur. Elle eut un instant la pensée de retourner sur ses pas.

« Décidément, la solitude et l'inaction ne me valent rien, dit-elle, et, puisque je n'ai plus rien à faire ici, que je ne dois compte de ma conduite à personne, et que d'ailleurs je ne suis plus d'âge à me compromettre, essayons de prendre des distractions. »

Elle quitta le cottage après deux mois de séjour et alla s'établir à Paris, où elle avait encore quelques amies. Elle alla avec elles visiter les musées, les salles de spectacle, les édifices publics et les autres curiosités de la grande ville ; toutes ces choses l'intéressèrent et l'amusèrent pendant un certain temps ; mais pour une âme élevée, pour un cœur ardent comme le sien, le contentement ne pouvait se trouver que dans une sainte affection, dans une vie utilement remplie et non dans les dissipations et les plaisirs frivoles.

A défaut du bonheur qui me fuit, ayons au moins la paix, dit Madeleine.

Elle alla frapper à la porte du couvent de la Visitation ; le personnel s'en était déjà renouvelé plusieurs fois depuis qu'elle l'avait quitté ; les pensionnaires de son temps étaient dispersées aux quatre coins du monde ; beaucoup étaient devenues de respectables mères de famille ; plusieurs dormaient déjà de leur dernier sommeil ; quelques-unes s'étaient consacrées au Seigneur dans différentes maisons religieuses ; de ce nombre était la supérieure actuelle du couvent, un peu plus âgée que Madeleine et qui avait été, après Clotilde Morlot, son amie la plus chère.

Sœur Françoise ne reconnut point d'abord la belle Madeleine dans la femme au pâle visage, à la physiologie morne et abattue qu'elle avait sous les yeux ; mais quand madame de Maurénal se fut nommée, la bonne supérieure la pressa sur son cœur, avec tous les témoignages de l'amitié.

« Béni soit le jour qui vous ramène en ces lieux, dit-elle : il y a bien longtemps que vous n'y étiez venue. Où habitez-vous, maintenant ? Qu'étiez-vous devenue ? Êtes-vous heureuse ?

— Non, dit Madeleine d'une voix sombre.

— Le bonheur parfait n'existe pas dans ce monde, reprit la religieuse, et nous devons en accepter la privation comme une chose toute naturelle. Je sais que vous avez perdu votre bonne tante, et que vous êtes veuve depuis longues années, mais ce pauvre petit enfant qui faisait vos délices, Dieu vous l'a-t-il conservé, du moins ?

La bonne sœur hésitait en faisant cette question.

« Il vit, répondit madame de Maurénal, et c'est maintenant un homme grand et robuste.

— Ah ! jerespire, ma chère Madeleine ; en vous

voyant si triste, je craignais que vous ne l'eussiez perdu.

— Et vous ne vous trompiez pas de beaucoup, ma bonne amie.

— Eh quoi ! ce gentil petit Georges serait-il devenu un mauvais fils ? Sa conduite a-t-elle été coupable ? Est-ce un nouvel Augustin que pleure une nouvelle Monique ?

— Non, non ! Georges est l'honneur et la vertu mêmes, c'est le cœur le plus noble, le plus généreux qui ait jamais battu dans une poitrine humaine.

— Le ciel en soit loué ! Peut-être que sa fortune présente ne satisfait point votre ambition maternelle.

— Il est maintenant beaucoup plus riche que je ne l'aurais désiré.

— Alors, s'il n'y a point d'indiscrétion, permettez-moi de vous demander la cause du chagrin dont je vous vois accablée, ma pauvre Madeleine.

— Peut-être me déciderai-je plus tard à vous ouvrir mon cœur, répondit madame de Maurénal en se jetant tout en larmes au cou de son amie, mais aujourd'hui je n'en ai pas le courage ; c'est une obsession, une blessure secrète que je voudrais pouvoir me cacher à moi-même.

L'air natal a sur nous une puissance réelle, il conserve le parfum de nos premières années, et, après quelque temps d'absence, il est rare qu'on n'en ressente une influence salutaire.

Madeleine, née à Paris, avait été confiée dès l'âge le plus tendre aux religieuses de la Visitation ; leur couvent était donc son véritable pays, c'était là où elle avait passé le matin de sa vie, là où son intelligence s'était développée, où son cœur s'était ouvert aux premières tendresses ; elle ne put le revoir de nouveau sans raviver les doux souvenirs de l'enfance. Dans cette atmosphère bénie, le sentiment religieux, affaibli dans son esprit, reprit une vigueur nouvelle ; elle se retrempa dans la foi et recommença à se complaire dans les exercices de piété et dans les œuvres de charité, qui en découlaient naturellement. C'était là que l'attendait la bonne supérieure, qui ne l'avait plus interrogée, qui ne lui avait pas donné de banales consolations, mais qui priait pour elle de tout son cœur et lui fournissait des occasions de quelque bonne action à accomplir.

Au bout de quelques mois de cette vie de recueillement, de prières et de bonnes œuvres, Madeleine était déjà tout autre, sa santé reprenait le dessus et il ne lui restait plus de ses souffrances morales qu'une impression comparable à celles qui fatiguent encore un blessé lorsque la douleur a disparu et que la plaie se cicatrise.

Un jour qu'à l'heure de la récréation, madame de Maurénal se promenait avec la supérieure dans le jardin du couvent, combinant avec elle

les moyens de tirer de la misère une pauvre famille bien intéressante, la sœur converse vint lui remettre deux lettres. L'une était de Georges, l'autre du docteur Morlot. Madeleine ne put retenir ses larmes en les lisant.

« J'espère que ce ne sont point de mauvaises nouvelles que vous venez de recevoir, lui dit la supérieure avec l'accent de l'intérêt le plus tendre.

— Hélas ! répondit madame de Maurénal, jugez-en vous-même ; ma belle-fille vient de mettre au monde un enfant faible et chétif, comme l'a été son père ; ses couches ont été malheureuses, et le docteur m'écrit que l'on craint à la fois pour les jours de la mère et de l'enfant.

— Je prends une vive part à votre douleur, reprit sœur Françoise. Qu'allez-vous faire maintenant ?

Madeleine serra son front dans ses deux mains.

« Le sais-je ! dit-elle, conseillez-moi, je vous prie, vous mon unique amie. Mon premier mouvement a été de retourner de suite auprès de mon fils pour l'aider et le consoler, si je puis, mais ne lui serai-je pas plutôt importune, puisque, me sachant libre de tous soins, il ne me réclame même pas.

— Peut-être n'a-t-il pas osé le faire, répondit doucement la sœur.

— Il ne me parle dans sa lettre que de sa femme et de son enfant, comme si c'était là son seul souci, et qu'il ne lui restât plus de mère ici-bas ! et vous l'avouerez-je, mon amie, cette indifférence à mon égard vient de rouvrir toutes les blessures de mon cœur !

— Ma chère Madeleine, dit gravement la supérieure, vous ne m'avez pas confié vos chagrins, et jusqu'à présent je n'ai pas cherché à en deviner la cause ; mais le jour vient de se faire dans mon esprit, et je vous ai comprise à cette heure.

— Et vous me trouvez bien ridicule, sans doute, répondit madame de Maurénal avec un peu d'aigreur ; vous vous moquez de moi peut-être ?

— Dieu m'en préserve, chère amie ! je vous plains seulement ; mais sachez-le bien, Madeleine, vous n'êtes pas la seule qui ait souffert à l'idée de se croire, de se sentir diminuée dans le cœur de son enfant. Vanité de la douleur ! On se complait dans l'idée que nous en avons le privilège exclusif, tandis que, depuis tant de siècles, d'autres ont supporté les mêmes maux ! D'après les confidences que j'ai reçues maintes fois, je suis persuadée que peu de mères échappent entièrement au chagrin que vous avez si vivement éprouvé ; mais les unes dissimulent leurs impressions, tout en prenant souvent en grippe la cause innocente de leur douleur ; d'autres y cherchent un dérivatif dans les distractions d'une vie frivole ; quelques-unes enfin, et ce sont les plus sages, méditent ces paroles de

L'écriture : « L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme » et, quelque dures qu'elles leur paraissent d'abord, ces mères chrétiennes ne font point un crime à leur fils ou à leur fille de suivre la pente naturelle qui fait descendre l'affection vers la génération nouvelle, comme les eaux d'un fleuve vers la mer. Elevant leur âme à Dieu et dilatant leur cœur par un sublime effort d'amour, elles l'élargissent au point de pouvoir contenir à la fois le père, la mère et les enfants.

« Vous avez peut-être raison, répondit Madeleine, mais maintenant, que dois-je faire ? que feriez-vous à ma place ? »

— Je partirais le plus tôt possible, répondit la religieuse, et mettant de côté toute susceptibilité, toute appréhension, j'irais soigner les malades et consoler l'affligé.

— Oh ! qu'il est bon d'avoir une amie véritable ! s'écria madame de Maurénal, c'est mon devoir que vous me tracez là ; ma raison me le dit et mon cœur me l'assure.

— Partez donc, ma chère Madeleine, partez, et que Dieu vous accompagne ! qu'il envoie son ange pour écarter les pierres de votre chemin ! qu'il vous bénisse et vous fortifie, vous et les vôtres ! et j'ose ajouter, qu'il vous ramène un jour dans ces lieux, si c'est pour sa gloire et pour notre salut à toutes deux ! »

XI

LA GRAND'MÈRE.

Le lendemain dans l'après-midi, madame de Maurénal arrivait à la gare de la Seyne, et, prenant de suite une voiture, elle se faisait conduire à la Florine.

Ce fut Georges qui l'aperçut le premier de la fenêtre d'où il guettait son retour, sans y croire et l'espérant néanmoins. Il courut à sa mère et la pressa sur son cœur sans pouvoir prononcer une seule parole, tant l'émotion lui serrait la gorge, mais les grosses larmes qui coulaient sur ses joues étaient plus éloquentes que tous les discours. Quant à Madeleine, oubliant à la fois ses douleurs passées et ses craintes présentes, elle l'embrassait avec une joie ineffable.

« Mère, mère, pourquoi nous avez-vous quittés ? » s'écria-t-il enfin.

Ce reproche pénétra dans le cœur de la pauvre femme, elle regarda son fils qu'elle n'avait pas eu le temps d'examiner encore ; ce n'était plus le même homme ; son visage était abattu, ses cheveux en désordre, sa haute taille s'était courbée, il n'y avait plus sur ses joues cette fleur de jeunesse et de santé, sur son front et dans ses yeux cette paix, cette liberté d'esprit, cette joie douce et pure qu'elle y avait si souvent admirées.

Ce ne pouvait être l'effet d'une douleur toute récente, il y avait longtemps, sans doute, que Georges souffrait ; il était donc probable, comme le lui avait écrit le docteur Morlot, et qu'elle n'avait pas voulu le croire, que son départ subit et inexplicable, mais dont son fils avait soupçonné la cause, était pour lui comme un remords qui le poursuivait. Ce n'avait point été un désespoir violent, mais une mélancolie profonde qui avait fini par altérer sa santé. Théonie, fort affligée de la tristesse toujours croissante de son mari, en avait ressenti le contre-coup et était aussi tombée malade.

« Y a-t-il du nouveau depuis ta lettre ? demanda-t-elle à Georges.

— C'est toujours la même chose, l'enfant presque sans vie et ma femme agonisante.

— Que pense le docteur ?

— Qu'il faut un miracle pour les sauver ; mais vous voilà, maman, et le miracle s'accomplira, je le sens. A votre aspect un rayon d'espérance a pénétré dans mon âme. Venez les voir, je vous en prie. »

Madame de Maurénal suivit son fils dans la chambre de Théonie.

La jeune femme était étendue sur son lit, blanche comme l'oreiller sur lequel reposait sa tête. Triste et abattue, les yeux demi-clos, elle reconnut cependant sa belle-mère :

« Merci d'être venue, » murmura-t-elle, d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine.

Madame de Maurénal se pencha sur sa couche et baisa en silence ce jeune front, couvert d'une sueur froide ; puis, entr'ouvrant les rideaux de mousseline, qui entouraient le berceau de l'enfant :

« Il me semble voir mon Georges, dit-elle, les larmes aux yeux, c'est ainsi qu'il était lorsqu'il vint au monde, condamné par les médecins, donnant à peine signe de vie, et cependant par mes soins incessants, avec la grâce de Dieu, il est devenu grand et robuste.

— Oh ! soignez donc de mère ce pauvre petit, qui est aussi votre fils ! s'écria la jeune mère, rassemblant pour prononcer ces mots le peu de forces qui lui restait encore.

— Ainsi ferai-je, ma fille chérie, répondit Madeleine avec un accent de tendresse qu'elle n'avait jamais eu en parlant à sa belle-fille ; bannissez toute inquiétude au sujet de votre enfant, qui est le mien aussi, comme vous venez de le dire, je m'en charge, à cette heure, et Dieu, qui lit dans mon âme, m'accordera la grâce de vous le conserver.

— Il ne me quittera plus, dit-elle, tant que sa mère voudra bien me le confier ; je l'emporterai dans ma chambre, ce sera moi qui en prendrai soin, moi qui surveillerai sa nourrice, que je choisirai, et il faudra bien qu'il vive pour être un lien de plus entre nous. »

Théonie se sentit toute heureuse d'entendre sa

belle-mère parler ainsi et l'espérance rentrait dans son cœur; avec l'espérance, un peu de force et de mieux-être dans toute sa personne.

Malgré les fatigues d'un long voyage, Madeleine passa une grande partie de la nuit auprès de Thénie, et le lendemain matin le docteur Morlot la trouva installée au chevet du lit de sa belle-fille.

« Avec une pareille sœur de charité, dit-il à la grand'mère en baisant la main qu'elle lui tendit, la malade n'aurait plus besoin de mes visites, mais je reviendrai cependant, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous revoir si bien portante et toute aimable. Il y a par le monde, ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même, de ces natures qui ne sont heureuses qu'en faisant le bien.

— Et vous êtes l'une d'elles, docteur, lui dit à demi voix Madeleine. »

Deux mois plus tard on accomplissait dans

l'église du village les cérémonies du baptême du petit Gaston de Maurénal, qui n'avait été qu'on-doyé, en toute hâte, au moment de sa naissance.

La bonne Adélaïde avait sollicité la faveur de porter l'enfant dans ses bras, qui avaient si souvent porté le père. La jeune mère, faible encore, était soutenue par son mari, dont le visage, animé par l'émotion du moment, avait repris ses belles couleurs.

C'était le docteur Morlot qui remplaçait, en sa qualité de parrain, M. Ebrard, encore aux colonies pour affaire d'intérêt. Quant à Madeleine de Maurénal, radieuse et comme transfigurée, elle ne détachait ses yeux de son petit-fils et filleul que pour les élever, pleins d'amour et de reconnaissance, vers le Dieu de bonté qu'elle implorait pour lui.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

LES ILLUSIONS DE THÉRÈSE ⁽¹⁾

(SUITE)

III

M. Deshoulières touchait à la quarantaine, et si, en réalité, il se trouvait encore en deça de deux ou trois ans, il semblait néanmoins, à première vue, l'avoir dépassée. Sa vie s'était écoulée jusqu'alors dans la solitude. Fils unique, il avait perdu ses parents de bonne heure; et, au sortir du collège, il s'était trouvé lancé dans le monde, où son travail l'avait élevé à la position qu'il occupait maintenant. Plus d'une fois, des confrères l'avaient pressé de renoncer à la province et de venir à Paris. Pourquoi ne les avait-il pas écoutés? C'est ce qu'il aurait été en peine de dire lui-même. Rien ne le retenait précisément à C.; il y avait cependant pris racine en quelque sorte et les bonnes raisons ne lui manquaient pas pour y rester. Peut-être la simplicité de ses goûts lui faisait-elle dédaigner le genre d'existence que lui aurait offert une capitale; en tous cas, il était trop peu occupé de lui-même pour connaître l'ambition. Avec le temps, l'excellent docteur avait contracté certaines habitudes casanières, certains préjugés d'ermite; il redoutait la société des dames, il avait horreur des cérémo-

nies et de tout ce qui pouvait déranger le moins du monde sa manière de vivre monotone. Et maintenant, il avait, bien contre son gré, une jeune fille à garder en même temps qu'une fortune, il avait sur les bras un gros mystère, lui qui détestait tout ce qui n'était pas clair et au grand jour! Le monde allait s'occuper de lui.

« Avec le temps, on en viendra sans doute à dire que j'ai hâté la fin de ce vieillard pour recueillir son héritage, pensa-t-il, ne pouvant s'empêcher de rire d'une telle supposition. »

Mais l'opinion du monde nous préoccupe toujours, quoique nous nous efforcions de prouver le contraire.

Ceci explique l'empressement avec lequel M. Deshoulières accepta la proposition hasardée par maître Rouleau au sujet de Thérèse. Il s'était jusqu'alors creusé la tête pour savoir où il placerait cette enfant.—Certes, la maison du notaire était un asile des plus convenables, pensait-il, jugeant de l'honorabilité de maître Rouleau d'après celle de tous les gens de sa profession, si généralement estimés. Il y avait bien le mauvais caractère de madame Rouleau... et à cause de cela, le docteur eût préféré le couvent. Madeleine Veillot déciderait...

Pénétré de ces pensées, M. Deshoulières en descendant du train se rendit chez le notaire. Il vit à travers les vitres Thérèse qui l'attendait. Jamais cette jeune fille ne lui avait paru aussi intéressante.

(1) Ces pages sont tirées de l'Anglais. Nous pensons qu'elles inspireront à celles de nos lectrices qui savent cette langue le désir de faire connaissance avec les autres œuvres de l'auteur féminin anonyme du *Rose Garden Unaw Ares, Madrigal*, etc.

« Eh bien ! Nous revenons comme nous sommes partis, dit-il, répondant à son regard désolé. Mais soyez tranquille, ma pauvre enfant, la Providence est là. Elle fera surgir la lumière que nous n'avons pas su trouver encore.

— Le croyez-vous ? — demanda Thérèse d'un air de découragement.

— J'en réponds, dit-il, avec un sourire qui lui donna presque confiance. — Oui, nous aurons bientôt des nouvelles, n'en doutez pas. Et un jour ou l'autre, votre cousin lui-même reviendra.

— Oui, un jour ou l'autre, sanglota Thérèse. Un jour ou l'autre, c'est possible, mais quand ? Les jours sont si lents à passer ! Ils m'accablent ! »

Laissant tomber son front sur le bord de la table auprès de laquelle elle s'était assise, elle ramena un bras autour de sa tête, comme font volontiers les petits enfants, et pleura sans contrainte.

M. Deshoulières ne savait plus que dire. Il alla discrètement attendre devant la fenêtre, que la jeune fille fût remise. Quand elle eut cessé de pleurer, il revint à elle, et alors la pauvre, tout en détournant de lui ses yeux noyés de larmes, murmura d'une voix faible :

« Excusez-moi, monsieur...

— Votre chagrin est trop naturel... Je voudrais pouvoir l'alléger. Ainsi vous n'avez rien d'actuel à m'apprendre relativement à M. Saint-Martin. Mais dans le passé ?...

— Le passé ?... répondit Thérèse en rougissant, que vous en a-t-on dit ?

— Bien peu de chose.

— Ce n'est pas étonnant, les gens d'Ardron ne connaissent pour ainsi dire pas Fabien ; nous sommes restés dans ce pays si peu de temps ! Nous habitons Rouen auparavant, mon oncle, ma tante, Fabien et moi. Fabien n'avait jamais quitté la maison, et certes mon oncle aimait son neveu plus que personne au monde. J'allai les rejoindre tous à la mort de ma mère — il y a onze ans de cela, — onze ans juste, ajouta la jeune fille après un instant de réflexion ; j'avais neuf ans alors et Fabien en avait quatorze.

— Votre tante vous avait appelée auprès d'elle ?

— Oui, pauvre tante ! Elle m'a témoigné toute la bonté possible ! Quant à mon oncle, il était généreux — très-généreux... mais il professait un dédain systématique à l'égard des femmes et ne me montra jamais la moindre affection. N'est-il pas singulier que ce soit moi précisément qui, seule, lui ait été laissée à ses derniers moments ! »

Elle semblait se parler à elle-même, les mains croisées sur ses genoux, et son regard rêveur tourné du côté de la fenêtre. Il y avait dans cette attitude abandonnée, comme dans tout le reste de sa personne, une grâce mélancolique et charmante.

M. Deshoulières, toutefois, n'eut garde de s'en apercevoir ; il était bien trop préoccupé de ses malades qui l'attendaient, et qu'il avait négligés pour la première fois de sa vie.

« Si je ne me trompe, l'intention de M. Moreau était de donner à son neveu une place dans sa maison de commerce ? demanda-t-il en coupant court aux digressions.

— Oh ! c'était déjà fait, répliqua vivement Thérèse. Fabien réussissait à merveille quand... quand une difficulté surgit.

— Ah ! question d'argent peut-être ? » M. Deshoulières était persuadé qu'il poursuivait son enquête avec toute la sagacité possible, et pourtant il ne remarqua pas l'air embarrassé de Thérèse.

Celle-ci n'eût pas demandé mieux que de raconter son histoire, histoire bien simple, bien banale, bien rebattue, et si neuve, si intéressante pourtant à ses propres yeux ! Mais comment y serait-elle parvenue ?

Son interlocuteur ne voulait pas comprendre, ne voulait pas l'aider ; et puis la brusquerie de cet homme, excellent d'ailleurs, la paralysait : elle n'avait déjà que trop l'habitude de réprimer ses sentiments ; il aurait fallu l'encouragement d'un intérêt marqué pour lui arracher petit à petit le secret si difficile à dire : était-il absolument nécessaire qu'elle dévoilât la part qu'elle avait eue dans le coup de tête de Fabien, si grande qu'eût été cette part ?

Ce fut donc avec force réticences qu'elle reprit :

« Bref, ils se trouvèrent en désaccord.

— Et le jeune homme cassa les vitres ?

— Oh ! mais ce ne fut pas de sa faute ! Son oncle lui en voulait sans motif... Fabien n'avait rien fait de mal. »

Elle s'était redressée, toute émue, palpitante, prête évidemment à livrer bataille au profit de l'absent. M. Deshoulières, néanmoins, ne lui en fournit pas l'occasion. Il demeura silencieux, les coudes posés sur ses genoux, la tête dans ses mains. Levant enfin les yeux, il reprit :

« Vous dites donc, mademoiselle, que vous n'avez aucune idée de ses faits et gestes, à dater de ce départ ?

— Aucune, » répondit-elle avec l'accent d'une complète franchise.

« Votre tante, madame Moreau, est morte depuis peu : pensez-vous qu'elle pût ignorer cela comme vous l'ignoriez vous-même ?

— Que vous dirai-je ? Je n'en sais vraiment rien.

— Mais enfin, que présumez-vous à ce sujet ? insista M. Deshoulières en regardant fixement son interlocutrice.

— Quelques mots, échappés un jour à ma tante, m'ont fait soupçonner que Fabien était en Amérique ; il m'a néanmoins été impossible de m'en assurer... A la première question que j'ai

hasardée, la pauvre femme a paru si effrayée de son imprudence ! Elle respectait les moindres volontés de mon oncle et, quant à lui, il n'a jamais fait allusion à mon cousin, excepté le jour... »

Elle s'arrêta, les larmes aux yeux.

« Eh bien ? fit M. Deshoulières non sans impatience.

— Le jour où il me montra deux ou trois lignes d'écriture d'un fragment de lettre...

— Eh bien ? » répéta pour la seconde fois M. Deshoulières.

Thérèse lui adressa un regard de reproche : elle le trouvait dur, cruel même. En réalité, il s'efforçait de lui témoigner sa sympathie à sa manière, c'est-à-dire par des actes ; mais les formes laissaient à désirer. Il y a souvent dans nos cœurs des points douloureux que les autres touchent sans en avoir conscience et alors nous sommes trop disposés à rendre ceux-là responsables de la souffrance qu'ils font naître involontairement.

— C'étaient des mots amers, reprit-elle d'une voix frémissante : « Je renonce, pour jamais, écrivait Fabien, à mon pays et aux affections que j'y ai laissées. »

— Dépit de jeune homme ! paroles en l'air ! fit le docteur en haussant les épaules. »

Les yeux de Thérèse lancèrent des éclairs :

« Vous ne connaissez pas Fabien ! » s'écria-t-elle. Puis son indignation tomba comme par enchantement et elle sourit. Pour le docteur ce fut une nouvelle énigme. Sans savoir pourquoi, M. Deshoulières détestait cordialement ce jeune homme, cet enfant prodigue qui lui suscitait tant d'embarras ! Cela ne l'empêchait pourtant pas de souhaiter ardemment son retour qui seul pouvait le délivrer des ennuis sans nombre résultant du mandat qu'il avait accepté. Mais de l'héritier introuvable il n'y avait plus à s'occuper pour le moment ; restait à traiter la question, tout aussi délicate, de l'avenir de Thérèse.

— Vous trouvez-vous bien ici ? Vous plairait-il d'y rester ? » se décida-t-il à demander presque timidement.

Thérèse, fort troublée jusque-là, reprit pleine possession d'elle-même.

« Vous me demandez s'il me plairait de vivre au milieu de cette famille qui m'a recueillie dès le premier jour ? Mon Dieu ! Pourquoi pas ? Autant vivre ici qu'ailleurs.

— Vous n'aimeriez pas mieux le couvent ?

— Non, non, » répondit-elle avec vivacité.

Thérèse avait réfléchi qu'au couvent il lui serait plus difficile que partout ailleurs de recueillir des renseignements au sujet de Fabien, d'assister aux recherches qui devaient être désormais l'unique intérêt de sa vie, d'y aider peut-être.

« Je vous en prie, poursuivit-elle d'un ton suppliant.

— Vous me priez ? — s'écria M. Deshoulières. Me prenez-vous pour un tyran ? »

Il lui semblait étrange de se trouver tout à coup l'arbitre de la destinée de quelqu'un.

« Je consultais votre goût tout simplement, poursuivit-il. La chose ne sera pas longue à régler. Je vais parler immédiatement à madame Rouleau, et vous prendrez ensuite telles dispositions que vous voudrez avec elle. Il faut que je vous prie de m'excuser, car mon temps ne m'appartient pas. »

Les Rouleau souscrivirent de grand cœur à tout ce que leur proposa M. Deshoulières dans l'entretien particulier qu'il eut avec eux, mais aussitôt après le départ du docteur, madame Rouleau alla trouver Thérèse en se faisant un visage de circonstance. Quelque expression qu'elle essayât de lui donner, le visage de madame Rouleau n'était jamais agréable : son teint de parchemin, son nez comparable au bec d'un oiseau de proie, ne prévenaient point en sa faveur ; les mains seules de la femme du notaire eussent suffi à exprimer la rapacité, la convoitise, tant elles étaient longues, osseuses, avec des doigts crochus ; toutefois à l'âge de Thérèse on n'est pas observateur et ce fut avec attendrissement que la pauvre fille écouta le petit discours qui suit :

« Nous sommes pauvres, mademoiselle, et nous avons deux enfants à élever, mon Adolphe, ma petite Octavie ; leur intérêt devrait me défendre d'augmenter les charges de la famille, mais mon cœur ne peut repousser une orpheline. Nous vous garderons ici à tout prix ; vous partagerez notre genre d'existence si modeste qu'il soit. Mademoiselle, votre délicatesse comprendra, je pense, l'unique condition que je me permette d'imposer ; nous serions au désespoir si notre ami, l'excellent docteur Deshoulières, pouvait se douter de la gêne qu'entraînera pour nous la réalisation du désir qu'il nous a exprimé tout à l'heure. Sa fortune n'est pas en rapport avec sa générosité. Il voudrait nous aider, nous ne le souffririons pas ; des luttes s'ensuivraient... bref, je vous demande le secret sur le sacrifice d'argent que nous nous imposons.

— Que vous êtes bonne ! s'écria Thérèse attendrie. »

Par un élan de confiance et de jeunesse elle se jeta dans les bras de madame Rouleau.

IV

Madame Rouleau avait mené fort habilement, en somme, sa petite entreprise, et Thérèse était accaparée une fois pour toutes, la reconnaissance aidant. Ce n'était pas par pure charité, on peut le croire, que la femme du notaire lui avait ouvert d'abord sa maison ; elle pressentait qu'il y aurait quelque chose à tirer de toute cette téné-

breuse affaire d'héritage, et la découverte de certains secrets sournoisement surpris par son mari l'avait affirmée dans cette pensée. Maintenant, elle connaissait sur le bout du doigt la jeune fille confiée à sa garde, non qu'elle eût pris la peine d'étudier son caractère, mais il suffisait de toucher un point particulier, de tirer à propos une même ficelle, pour être sûre de dominer toujours la situation.

En effet, aucun sentiment n'était aussi fort chez Thérèse que la confiance en ceux qu'elle aimait, l'espérance en l'avenir, le besoin d'être heureuse. C'était une aimable créature. L'éducation toute répressive qu'elle avait reçue l'avait laissée cependant sincère et résolue, bien que ces qualités se cachassent sous une apparence de réserve et de timidité habituelle. On aurait pu lui reprocher, si un tel défaut n'eût été bien excusable à son âge, une disposition exagérée à se représenter la vie sous l'aspect couleur de rose qu'elle a si rarement, et une ténacité dans ses aspirations, dans ses désirs, qui ne semble pas compatible avec la soumission chrétienne aux arrêts de la Providence. Hélas ! cette soumission n'est pas seulement une vertu, le simple bon sens la commande. Combien de fois, à mesure que l'on avance en âge, reconnaît-on l'inanité des rêves que l'on avait le plus ardemment caressés ; combien de fois a-t-on lieu de se réjouir des circonstances qui les ont réduits à néant ! Mais Thérèse n'en était pas au premier mot de cette sagesse. Il lui semblait encore impossible que ses peines (elle en avait eu beaucoup déjà) ne fussent pas un jour victorieusement effacées, que l'horizon ne s'illuminât tout à coup devant elle. Cette certitude chimérique avait d'ailleurs le bon côté de soutenir son courage ; toutes les traverses de sa vie étaient pour elle ce que sont pour un voyageur entreprenant les menus accidents de la route qui ne doivent et ne peuvent exercer aucune influence sur la fin du voyage.

La sévérité de feu M. Moreau ne l'avait jamais bien sérieusement affectée lorsque cette sévérité se tournait contre elle seule ; elle n'en avait souffert que pour sa tante et pour Fabien. Madame Moreau était une personne douce et faible au point de ne pas oser avoir une opinion sur quoi que ce fût sans la permission de son mari. L'attitude passive qu'elle gardait toujours en dépit des plus violentes provocations navrait Thérèse plus que des plaintes ; elle eût voulu la protéger, la défendre, mais comment faire ? Du moins pouvait-elle se mettre sur la brèche quand il s'agissait de Fabien ; toutes les colères qui allaient atteindre celui-ci elle les détournait à ses risques et les subissait avec un dévouement que l'objet de cette grande affection acceptait trop volontiers peut-être. Dès son enfance, Fabien avait été fort égoïste sans que Thérèse s'en doutât le moins du monde. Cet égoïsme, loin de se dissiper, avait grandi avec lui et, arrivé à l'âge d'hom-

me, il en avait donné une preuve plus grave que toutes les autres, en faisant promettre à sa cousine de devenir sa femme sans s'être assuré d'abord du consentement de M. Moreau. Celui-ci, sur ces entrefaites, avait voulu marier son neveu à une riche héritière ; Fabien s'y était refusé : de là, vives discussions, révolte, brouille, rupture définitive, départ du rebelle pour l'étranger. Cet exil subi, selon toute apparence, pour l'amour d'elle, avait élevé de cent coudées le piédestal sur lequel l'imagination de la pauvre Thérèse s'entêtait à percher son prétendu héros. — Un jour, le tyran domestique dont elle était restée la seule proie et qui, par conséquent, concentrait sur elle toutes ses rigueurs, l'avait fait appeler pour lui montrer une lettre de Fabien :

« Tu penses toujours à cet ingrat ? lui avait-il dit d'un ton moqueur. Eh bien ! lis ce qu'il vient de m'écrire ! »

C'était la fameuse lettre à laquelle Thérèse avait fait allusion dans son entretien avec M. Deshoulières et par laquelle Fabien semblait renoncer à tout ce qu'il avait aimé. Certes, le coup fut rude ce jour-là, et cependant M. Moreau vit sa nièce relever bravement la tête ; il l'entendit lui répondre sans souci de ses emportements.

« Quand Fabien m'écrira cela directement à moi-même, il sera temps pour moi d'y croire. »

Là-dessus elle était sortie, le laissant atterré par cette vigoureuse, cette inébranlable confiance. C'était la plus grande victoire qu'elle eût jamais remportée sur lui, mais aussi c'était une de ces victoires qui coûtent plus cher qu'une défaite. La blessure faite au cœur de Thérèse devait souvent se rouvrir, quelque soin qu'elle prit de la dissimuler. Comment Fabien avait-il pu écrire cette phrase, s'il l'aimait encore ?

Telle était la question qu'elle se posait souvent mais pour y répondre toujours par mille excuses ingénieuses. Tout devait s'arranger un jour ; elle en était plus certaine que jamais, depuis que la volonté inflexible de son oncle ne se dressait plus entre elle et l'absent. Seule, l'austère raison de M. Deshoulières l'effrayait encore un peu. Madame Rouleau, grâce aux papiers dérobés par son époux, qui savait à quoi s'en tenir sur le petit roman que nous venons d'esquisser, avait eu soin de lui dire qu'elle trouverait chez le tuteur, que lui avait imposé la volonté de son oncle, l'écho fidèle des volontés de ce dernier, que le docteur était un homme inflexible à sa manière, buté sur l'idée fixe de la mettre au couvent pour ne plus l'en sortir sans doute. Bref, la femme du notaire exploitant l'ignorance où était Thérèse de la loi et des choses de ce monde, l'avait mise en méfiance contre le seul être qui lui portât un réel intérêt. C'était, pensait cette astucieuse personne, le meilleur moyen pour la garder chez elle et la tenir à sa discrétion.

Tout d'abord, on n'exigea pas grand travail de mademoiselle Veillot. On lui avait donné sous

les toits une chambrette à peine meublée et fort triste, mais en déclarant qu'il faudrait renoncer à la loger si elle ne se contentait pas de ce piètre gîte. Thérèse s'était empressée de répondre qu'elle le trouvait suffisant. Elle s'occupa de sa petite installation avec la plus aimable philosophie, sans regretter un seul instant les tentures de soie et les moulures dorées du château d'Ardron : il est vrai que par sa fenêtre elle apercevait, au-dessus de l'amas des maisons, l'une des flèches de la cathédrale et une immense étendue de ciel bleu ; se tournant de ce côté, elle demandait à Dieu d'abrèger ses épreuves. — Sûrement, se disait-elle, Fabien aura l'intuition de l'isolement dans lequel je me trouve, — et elle bâtit mille châteaux en Espagne sur le retour de son cousin.

Bientôt, cependant, le temps lui manqua pour rêver de la sorte. Les occupations pleuvaient littéralement sur elle. A tout moment, madame Rouleau apparaissait, pliant sous le poids d'un paquet de vêtements, tantôt les siens, tantôt ceux des enfants, et venait mettre à contribution l'entente sans égale de mademoiselle Veillot, dans l'art du raccommodage. Souvent, cependant, il était impossible de tirer de ces vieilleries le parti qu'en attendait leur propriétaire. On eût dit une des fées malicieuses que nous font connaître les vieux contes, acharnées à placer leurs victimes en face de tâches irréalisables. Si la bonne volonté, la douceur toujours souriante, un zèle inépuisable à se rendre utile, eussent suffi, madame Rouleau aurait été désarmée, mais quoi que pût faire Thérèse, elle ne se montrait jamais contente. Gronder toujours lui était si doux ! Certes, l'argent versé libéralement par M. Deshoulières et la besogne quotidiennement expédiée par Thérèse n'étaient rien pour la femme du notaire au prix du plaisir qu'elle éprouvait à posséder un pareil souffre-douleurs.

Thérèse sentit à peine, d'abord, toutes ces piqures d'épingles. Elle s'en prenait à elle-même, à sa maladresse, à son ignorance. En somme, c'était un apprentissage dont elle profiterait. Parfois elle était tout près de se reprocher un peu d'ingratitude envers les braves gens qui l'avaient recueillie pour lui faire partager une vie bien restreinte et bien ennuyeuse sans doute, mais qui, en somme, était la leur. Que pouvait-elle demander de plus ? Sa seule préoccupation devait être de s'acquitter par tous les moyens possibles. A cette époque, malgré les tracasseries de madame Rouleau, elle était d'une humeur si égale et si enjouée que la femme du notaire disait parfois à son époux :

« Elle paraît trop satisfaite ! Il est impossible qu'elle n'ait pas reçu des nouvelles de ce va-rien. »

Le petit Rouleau perdait la tête à ce seul mot.

« Zénobie, répétait-il invariablement, d'une voix mal assurée, s'il reparaît nous sommes perdus ! »

— Il ne faut pas qu'il reparaître, répondait madame Rouleau avec un sang-froid superbe.

— Il ne faut pas ! il ne faut pas ! à merveille ! mais qui donc l'en empêchera ? notre ville est le royaume de la médisance. Tout le monde s'y occupe des affaires du voisin. Qui donc te garantit qu'une langue de vipère ne portera pas tôt ou tard la nouvelle là où elle ne doit pas aller ?

— Dam ! c'est une loterie, reprenait Zénobie avec un regard de dédaigneuse pitié ; je t'en ai prévenu dès le premier jour, on court des risques évidemment.

— Et tu en parles avec ce sang-froid ! Ne comprends-tu pas ce que ces risques ont d'effroyable pour un homme de ma profession ? Si M. Saint-Martin revient et qu'il découvre les petits subterfuges que j'ai employés pour mettre obstacle à son retour, ou si seulement cette petite fille apprend par hasard que le docteur paye sa pension le double de ce que lui a laissé son oncle, je suis déshonoré, déshonoré à tout jamais ! Je frissonne quand j'y songe.

— Oui, tu as toujours été poltron, Ignace ; cela te trouble le jugement. Crois-tu donc que je n'aie pas tout calculé et que je ne veille pas au grain ? »

Sous le regard plus dédaigneux que jamais de sa digne moitié, le pauvre petit homme eut la mine d'un enfant pris en faute. Il balbutia :

« Je le sais bien, Zénobie, seulement, je pensais... »

— Dispensez-vous de penser, interrompit sa femme d'un ton méprisant, laissez-moi ce soin.

— C'est qu'il pourrait lui écrire ? murmura M. Rouleau entre ses dents.

— Vous dites ?

— Ne te fâche pas, ma chérie, je me permettrais seulement de te faire observer qu'il pourrait toujours lui écrire... »

— Ici ?

— Ici, ce ne serait pas grave ; mais au château d'Ardron, et la lettre tomberait aux mains de M. Deshoulières. »

Madame Rouleau poussa un soupir :

« Je ne ferai jamais rien de toi, prononça-t-elle ; il faut renoncer à te former. Il y a longtemps que Thérèse a écrit, d'après mon conseil, au concierge d'Ardron pour que toutes les lettres à son adresse lui soient expédiées ici directement. Il dépend donc de moi de les arrêter au passage. »

— Ma mie, tu es la prévoyance même.

— Peut-être seras-tu plus rassuré encore si je te dis que je ne me suis pas tenue à cela. Il y aurait eu de grands inconvénients à ce que certaines lettres, même d'une autre provenance, arrivassent jusqu'à M. Deshoulières ; j'ai donc donné, en son nom, l'ordre d'expédier directement à l'étude tous les plis qui pourraient arriver au château. C'est bien naturel, puisqu'il a remis, une fois pour toutes entre tes mains, cette

affaire, dont le soin de sa clientèle l'empêche de s'occuper.

— Mais, chère Zénobie...

— Encore des scrupules?...

— Tu dis avoir écrit en son nom? S'il découvre la chose?

— Eh bien! tu seras peut-être assez malin, quoique tu ne le sois guère, pour lui persuader que tu n'as fait qu'exécuter ses ordres? Le pire qui puisse arriver, c'est qu'il croie à une erreur, à un malentendu. N'en parlons plus et laisse-moi agir.

Catherine de Médicis n'eût pas mieux dit.

Un matin que M. Deshoulières passait affairé sur la place du Marché aux grains, il rencontra au milieu d'une de ces bruyantes disputes comme il en survient souvent entre acheteurs et vendeurs, Thérèse Veillot qui s'efforçait en vain de fendre la foule. La rejoignant avec vivacité:

« Vous ici, mademoiselle! s'écria-t-il d'un ton d'étonnement, presque de reproche. »

Bien peu de mois auparavant la jeune fille ne se fût jamais aventurée à sortir seule, mais madame Rouleau lui avait démontré que les préjugés de l'éducation devaient céder devant la nécessité, qu'il s'agirait mal à une personne dépendante comme elle l'était devenue de se refuser à faire les commissions, etc.

Thérèse ne laissa pas que de rougir un peu, en répondant à M. Deshoulières qui lui demandait où elle avait laissé la servante qui l'accompagnait.

« Je n'ai pas de servante à ma disposition, monsieur. Vous savez bien que ma fortune ne comporte pas ce luxe. »

Ce fut au tour de M. Deshoulières de rougir. Il prit sans rien répondre le bras de sa pupille, et la reconduisit jusqu'à la porte des Rouleau. Quand il traversa de nouveau le marché, des regards curieux l'assaillirent de tous côtés. Les commères jasaient évidemment sur sa rencontre avec Thérèse.

« C'est comme ça, lui dit hardiment une grosse marchande à la mine ouverte et réjouie — elle s'appelait madame Lemaire et était depuis longtemps sa cliente, — c'est comme ça que vous tenez compagnie aux jeunesses, M. Deshoulières. »

Le docteur lui expliqua en souriant qu'il n'avait fait que son devoir de tuteur.

« Tiens! tiens! c'est donc la jolie demoiselle que cet étranger vous a laissée en mourant? — puis riant d'un bon rire elle ajouta:

— Vous ne pourrez vous tirer de là qu'en l'épousant.

— Moi! s'écria le docteur abasourdi.

— Mais oui. Qu'y aurait-il d'extraordinaire?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Mais elle a une figure qui me revient, cette mignonne, et je voudrais vous voir une femme comme celle-là. Croyez-moi, elle ferait bien votre affaire! »

Le docteur secoua la tête et répondit en s'éloignant:

« Il n'y a plus de place dans mon cœur que pour mes malades. »

Mais nul ne s'est jamais rendu compte de l'influence que peuvent avoir sur notre vie mille petites choses qu'on se plaît à nommer dédaigneusement des riens. Dieu, qui manifeste sa grandeur dans un brin d'herbe et dans une goutte d'eau tout aussi bien que dans les plus puissantes merveilles de la création, a voulu de même que notre vie tout entière fût parfois à la merci d'un regard ou d'un mot. Les paroles insignifiantes qui étaient tombées par hasard dans son oreille ouvrirent à M. Deshoulières des perspectives auxquelles il n'eût peut-être pas songé de longtemps.

En rentrant chez lui, il ne souriait plus, et pourtant les plaisanteries de madame Lemaire lui trottaient toujours dans la tête, faisant vibrer chez lui des cordes jusque-là silencieuses. Le bon docteur rêvait, tout éveillé, d'enfants pareils aux chérubins, de petites mains caressantes tendues vers lui, d'une douce voix de femme qui prononçait affectueusement son nom.

Sa vie n'avait été jusque-là qu'un perpétuel sacrifice. Il semblait vraiment qu'il eût employé la force de volonté prodigieuse qui était son partage à se défendre contre tout intérêt personnel, afin de pouvoir se donner tout aux autres. Et soudain il lui sembla devenir égoïste: pour la première fois, il pensait à lui-même. C'en fut du reste qu'un éclair; l'instant d'après il était ressaisi par cet engrenage de misères humaines où les trésors de science et de charité qu'il y avait en lui trouvaient un noble emploi. N'importe, il pensait toujours à Thérèse. Dans l'après-midi, il passa chez madame Rouleau:

« Je m'en suis remis à vous, lui dit-il, du soin de régler tous les menus détails pour ce qui concerne mademoiselle Veillot; mais j'entends qu'elle ne manque de rien, qu'elle soit traitée ici comme une fille bien élevée et de bonne famille. Or il n'est pas d'usage que les demoiselles courent seules les rues au milieu du brouhaha d'un marché. Vous prendrez, s'il vous plaît, une seconde servante, dont je payerai les gages. »

Tout en parlant M. Deshoulières promenait ses regards autour de lui, il se demandait comment Thérèse pouvait se trouver heureuse dans un pareil intérieur et le secret de l'insistance qu'elle mettait à y rester.

Les goûts du docteur étaient des plus simples; pourtant il lui semblait qu'il fallait pour une jeune fille un milieu moins mesquin, moins glacé. Madame Rouleau, qui ne perdait pas un seul de ses mouvements, lut sans peine ses réflexions sur sa transparente physionomie. Elle répondit fort prudemment et rejeta ses propres torts sur Thérèse, qui n'avait pas permis qu'on changeât rien, à cause d'elle, au train ordinaire

de la maison. La chère enfant était si discrète, si délicate !

Mais, à peine le docteur fut-il parti, après lui avoir fait promettre que sa pupille serait désormais convenablement escortée, qu'elle changea soudain d'allures. Courant à la chambre de Thérèse :

« Je viens encore, lui dit-elle avec aigreur, d'avoir des ennuis à cause de vous. M. Deshoulières sort d'ici, il exige maintenant que vous soyez toujours accompagnée en ville ni plus ni moins que la fille de M. le préfet. Oh ! j'avais bien prévu que cela ne pourrait durer longtemps. Notre maison n'est pas ce qu'il vous faut !

— Où donc voulez-vous que j'aille, s'écria Thérèse, en pâissant.

— Ceci est l'affaire de M. Deshoulières. Il tient toujours à ses idées de couvent. Là, du moins, le chapitre des convenances sera simplifié par la grille, » fit madame Rouleau d'un air moqueur.

A ce mot, des larmes jaillirent des yeux de la pauvre enfant ; elle joignit les mains et serait volontiers, dans son trouble, tombée aux pieds de madame Rouleau.

« Non, non, supplia-t-elle, ne me renvoyez pas ! »

Et elle donna sincèrement à cette mégère les raisons qui lui faisaient redouter le couvent : elle y serait plus qu'ailleurs séparée de Fabien. Fabien seul lui importait au monde.

C'était tout son cœur qui parlait.

« Je ne peux pourtant pas vous sacrifier mes enfants, répondit froidement madame Rouleau. Il faut avant tout songer à eux. »

Un moment de silence suivit cette phrase ; la mégère regardait Thérèse en dessous et se demandait si l'heure était venue d'exécuter un projet qu'elle méditait depuis quelque temps.

« Si encore... Mais non ! prononça-t-elle lentement et comme en elle-même.

— Quoi, madame ?

— Vous avez dû recevoir chez votre oncle une brillante éducation ?

— On m'a donné toutes les leçons imaginables ; je ne sais par exemple si j'en ai bien profité.

— Ah ?... Je viens de m'entendre avec une institutrice fort distinguée qui viendra pour Adolphe et pour Octavie. D'après les renseignements que l'on m'a fournis, c'est une véritable perle et je renoncerais à elle avec chagrin. Néanmoins...

— Me permettriez-vous de la remplacer ? demanda Thérèse reprenant quelque espoir.

— J'ai peut-être tort, fit madame Rouleau.... Je ne sais ce que mon mari pensera. »

Thérèse lui affirma qu'ils n'auraient à se repentir ni l'un ni l'autre de ce nouvel acte de bonté. Enfin ! elle respirait de nouveau. Lui eût-on imposé la garde d'une douzaine d'Octavie et d'Adolphe, elle n'en aurait pas moins sauté au cou de leur mère avec reconnaissance.

« En réfléchissant, reprit madame Rouleau, je

crois qu'une femme de journée suffira pour le métier que nous exigeons d'elle. »

D'avance, elle se promettait bien d'occuper la suivante de Thérèse aux soins de son propre ménage.

« Si nous prenions la vieille Nanon ? »

Elle savait ce qu'elle faisait en choisissant Nanon, qui était une des rares ennemies du docteur Deshoulières. La mauvaise langue de cette femme contribuerait désormais à désunir encore le tuteur et la pupille.

Une dernière fois Thérèse sortit seule pour aller réclamer les services de Nanon.

Il y avait ce jour-là grande cérémonie à la cathédrale à l'occasion de la Confirmation ; on ne voyait dans les rues que petites filles habillées de blanc. Thérèse s'arrêta pour regarder deux d'entre elles que conduisait une religieuse. Celle-ci parlait d'une voix très-douce au moment même et ces simples mots que Thérèse saisit au passage : « Soyez tranquille, mon enfant, » sonnèrent aux oreilles de l'orpheline comme une bénédiction. Les larmes lui montèrent aux yeux, et, le petit groupe n'était déjà plus là, que son regard le cherchait encore sous le porche par lequel il avait disparu. En présence de ces portiques peuplés de statues dans l'attitude de la prière, devant la majesté sereine de l'église grande ouverte, Thérèse se sentit envahie par un recueillement profond : la pensée lui vint qu'en somme la tranquillité, la paix pouvaient bien être le dernier mot du bonheur en ce monde.

Dans un couvent, sous l'aile de saintes filles semblables à celle qui venait de l'effleurer de son voile, elle trouverait cette paix assurément.

Pourquoi donc lutter et se défendre avec tant d'énergie contre ce qu'il eût été sage d'accepter sans doute ?

Un petit papillon blanc qui voletait autour d'elle, vint, au moment même, se poser sur la main de l'une des statues de saints pour repartir aussitôt comme chassé par le contact de la pierre.

« Voilà mon image, dit tristement Thérèse ; je ne suis pas faite pour cette vie cloîtrée dont le froid m'effraye. »

Pauvre enfant ! Elle ne savait pas encore que le bonheur n'est nulle part l'apanage de quiconque le cherche pour lui-même ! Souvent nous le rencontrons dans les épreuves qui semblaient au contraire devoir l'éloigner de nous. C'est qu'il est une récompense divine et Celui qui le distribue n'a pas voulu que nous en fissions le but exclusif de notre vie.

Thérèse essuya ses yeux humides et s'éloigna ; volontiers elle fût entrée dans la cathédrale ; mais elle craignait de mécontenter madame Rouleau en restant trop longtemps absente et elle prit sa course vers la demeure de Nanon. Une petite porte voûtée, encadrée par une vigne vigoureuse dont les rameaux échevelés retom-

baient en avant, donnait accès dans le logis d'où sortait un bruit de voix animées. Nanon n'était pas seule et Thérèse, au lieu d'entrer, s'arrêta, préférant l'appeler au dehors.

« Nanon !

— Sainte Vierge ! c'est mademoiselle Veillot, fit la bonne femme qui accourut aussitôt. »

Le nom de Thérèse excitait encore à C... un certain intérêt de curiosité ; aussi plusieurs têtes parurent-elles aux fenêtres voisines pendant la durée de la conversation qui eut lieu dans la rue.

« Elle a bien maigri, la pauvre demoiselle, dit une femme à mi-voix.

— Ce n'est pas étonnant, puisque madame Rouleau est chargée de la nourrir, répondit une autre.

— Mais elle doit être riche.... son oncle était propriétaire d'un château. Que fait-on de tout cet argent ?

— Dame ! qui sait ? M. Deshoulières est pour sûr un brave homme, mais c'est tentant, tout de même, une grosse somme comme celle-là. Quand il n'y a qu'à se baisser pour en prendre !...

— Vous dites des sottises, fit un vieillard intervenant. La loi ne permet pas au médecin...

— Ta, ta, ta, père André, tout cela est bel et bon, mais on sait bien que ceux qui ont des écus font le pied de nez à la loi.

— Eh Nanon !... Qu'est-ce qu'elle est venue vous dire ? »

Nanon rentrait au moment même.

« Vous ne devinerez jamais, dit-elle aux curieuses. Elle est venue me proposer d'être sa bonne.

— Sa bonne ! reprit tout le monde en chœur. »

La vieille femme se mit à rire comme les autres.

« C'est drôle, mais c'est comme ça, mes enfants. M. Deshoulières ne veut pas, paraît-il, qu'elle sorte seule.

— Est-ce que tout est convenu déjà ?

— Oh ! il faut d'abord que je voie madame Rouleau.

— En voilà une qui ne vaut rien, fit le vieil André en branlant la tête, geste qui fut répété par toute l'assemblée.

— Elle ne me mangera pas, tout de même, » répliqua Nanon.

Pendant ce temps-là, Thérèse, qui n'avait pu se décider à passer une fois de plus devant la cathédrale sans y entrer, s'était agenouillée dans une des nefs latérales ; de là, elle apercevait les enfants réunis devant le sanctuaire et elle distinguait les visages émus des parents qui formaient l'assistance. Son isolement lui sembla plus cruel encore ; elle se dit qu'au milieu de tout ce monde, elle ne rencontrerait pas un visage ami ; ce fut avec une sorte de désespoir qu'elle demanda à Dieu le retour de Fabien.

V

Cette journée de juillet fut pour Thérèse le dernier jour de liberté. Octavie et Adolphe absorbèrent ensuite tout son temps. Une chaleur accablante rendait horriblement pénible le séjour de l'étroite mansarde où étaient entassés maîtresse et élèves. S'il arrivait parfois à la pauvre jeune fille de dire avec un peu d'impatience peut-être :

« Adolphe, vous faudra-t-il la matinée entière pour achever un thème de trois lignes ? »

Octavie levait aussitôt son petit museau de fouine et répondait aigrement :

« Maman n'aime pas que vous grondiez Adolphe, mademoiselle. »

A vrai dire, la vie qu'elle menait paraissait alors odieuse à Thérèse. Elle confondait dans un même sentiment de dégoût et les leçons, et les éternels accommodages, et les humiliations quotidiennes dont l'abreuvait madame Rouleau. Les seuls instants de repos qu'elle goûtât, et ils étaient rares, car ses occupations lui laissaient à peine le temps de prendre l'air, se passaient dehors en compagnie de la vieille Nanon. Celle-ci lui marquait un dévouement très-vif et savait lui dire à propos des choses consolantes. Cette créature décrépite, à la face ridée, avait aimé, elle aussi, dans son temps, et l'histoire de ses chagrins de cœur, pour être courte à conter, n'en était pas moins touchante. Son *promis*, enlevé par la conscription, était mort au loin. Elle avait attendu de ses nouvelles pendant des mois tout à la fois d'angoisse et d'espérance.

« Et vous avez survécu à un pareil chagrin ? demanda Thérèse, contemplant avec surprise ce visage ravagé.

— Pardi, avait répondu Nanon en riant, si on mourait pour cela, que deviendrait le monde ? Est-ce qu'il ne me restait pas ma sœur à soigner ? Je n'avais pas le droit de mourir. »

Cette sœur, avec ses nombreux enfants, semblait être entièrement à la charge de Nanon.

Comme Thérèse s'étonnait qu'elle ne travaillât pas pour son compte :

« Une mère de famille n'a pas le temps de travailler, » déclara la vieille fille.

Thérèse découvrit par la suite que cette mère de famille tant occupée, passait toutes ses journées, assise sur le pas de sa porte, à tricoter un bas qui n'avancait guère, en bavardant avec ses voisines. Mais elle n'en reconnaissait pas moins que Nanon avait bon cœur. Malheureusement, ce bon cœur s'alliait à une mauvaise langue qui volontiers s'évertuait contre M. Deshoulières.

Dans une question d'arbitrage quelconque (le docteur étant fort populaire, on en appelait souvent à son équité, ni plus ni moins qu'à celle de Salomon, pour régler les différends), dans une question litigieuse qu'on lui avait soumise, il s'é-

tait permis de donner tort à Nanon ; ceci suffisait pour qu'elle lui gardât rancune. Les propos de sa servante continuèrent à enraciner chez Thérèse l'idée très-fausse que son tuteur ne demandait qu'à se débarrasser d'une responsabilité gênante, en l'enfermant au couvent. Ce fut un grand malheur ; moins prévenue contre le meilleur des hommes, elle n'eût pas manqué de recourir à lui et alors c'en eût été fait de la tyrannie des Rouleau.

Quand il arrivait à la jeune fille de pouvoir quitter l'ingrat travail auquel l'enchaînait une triste destinée dans la maison du notaire, elle partait avec Nanon à travers les rues rapides qui conduisent à la ville basse, et gagnait le bord de la petite rivière dont le doux murmure lui plaisait particulièrement. Elle aimait surtout se promener le soir, à l'heure où le couchant conserve une teinte rosée : l'ombre des saules penchés sur l'eau n'avait rien de triste à cette heure-là, non plus que la silhouette de la vieille ville qui se dressait en un fouillis pittoresque sur le flanc de la colline ; au loin, s'étendaient à perte de vue les champs de blé ; rien ne venait troubler le silence de ce lieu solitaire, sauf peut-être le tintement d'une cloche sonnant l'angelus, ou le bonsoir d'un paysan attardé regagnant sa demeure. Nanon, pour sa part, trouvait cet endroit trop désert, mais elle n'en disait rien, s'apercevant que la jeune fille semblait y trouver du calme. Il est vrai que Thérèse, qui jamais n'avait aimé la solitude, la recherchait maintenant avec passion ; c'était l'effet d'une maladie, la maladie de l'attente, une attente qui durait depuis tantôt deux ans. Peut-être sans l'attachement de Nanon et l'apaisement momentané qu'elle trouvait dans ces promenades, la pauvre enfant eût-elle succombé à de trop lourds ennuis.

Un soir qu'elle était assise au bord du sentier, Thérèse aperçut de loin M. Deshoulières qui revenait d'un village des environs où il soignait un enfant. Le soleil s'était couché derrière la ville, zébrant le ciel de longues traînées de pourpre et d'or ; la brise s'était levée et rafraîchissait l'atmosphère qui avait été étouffante toute la journée. Il marchait lentement, savourant le prestige des eaux, des prés et des bois, comme un homme qui a rarement le loisir d'observer les beautés de la nature. L'apparition soudaine de Thérèse au tournant du sentier ajouta encore à son plaisir.

« Je suis venue ici chercher un peu de fraîcheur, il fait si chaud en ville, » lui dit-elle, comme s'il eût été nécessaire de s'excuser.

Le docteur ne répondit pas, il était occupé à la regarder ; il lui semblait que depuis leur dernière rencontre elle eût changé, maigri étrangement.

« Êtes-vous malade ? » lui demanda-t-il avec une certaine brusquerie.

Et comme elle secouait la tête :

« Vous avez tort, répondit-il, de choisir cet en-

droit pour vous promener le soir. Il y a trop d'humidité au bord de la rivière. Mieux vaudrait vous diriger vers les hauteurs.

— Bah ! dit Nanon en haussant les épaules, est-ce que le brouillard a jamais été malsain !... Il ne faut pas qu'on aille mettre la fièvre sur son compte ; jamais notre rivière n'a fait de mal à personne. »

Sans prendre la peine de contredire cette déclaration hasardée, M. Deshoulières offrit son bras à Thérèse.

Plus tard, celle-ci s'étonna de la netteté du souvenir qu'elle avait conservé des incidents de cette promenade ; les moindres obstacles du chemin, les buissons d'églantiers poussant entre les pierres grises du vieux rempart, certain chien-loup qui aboya sur leur passage, mille autres choses encore qu'elle avait à peine aperçues, au moment même, assaillirent ensuite sa mémoire avec une singulière précision. M. Deshoulières se montra préoccupé et parla peu ; cependant, Nanon étant restée en arrière pour échanger deux mots avec une maraîchère qui passait, le docteur se tourna vers sa pupille et lui dit en riant :

« Êtes-vous contente vraiment de la dame de compagnie que vous vous êtes choisie ? »

Thérèse rougit légèrement. Il y avait dans cette question une nuance légère d'ironie.

« Ce n'est pas une méchante femme, reprit le docteur. Elle se laisse exploiter par sa sœur qui est une paresseuse ; elle ment un peu trop souvent ; toutefois, je la crois honnête et fidèle.

— Oui, on peut compter sur sa fidélité et c'est beaucoup, reprit Thérèse qui s'efforçait de dire quelque chose. »

M. Deshoulières releva la tête :

« La fidélité serait-elle la vertu que vous préférez entre toutes, mademoiselle ? »

— Il me semble qu'elle est notre ancre de salut ; sans elle, mon Dieu ! que serait la vie ? » répondit mademoiselle Veillot d'une voix émue, ne pensant plus à Nanon.

Le docteur la regarda avec étonnement, tant elle avait mis de vivacité dans ces quelques paroles. Il reprit aussitôt :

« Votre demeure actuelle vous convient-elle ? Êtes-vous toujours sûre qu'il ne vaudrait pas mieux pour vous d'en changer ? »

Thérèse vit le couvent prêt à s'ouvrir devant elle :

« Oh ! non, non, répondit-elle, je ne désire aucun changement.

— Vous vous trouvez bien où vous êtes ? »

— Je me sentirais un peu triste en quelque endroit que je sois, répondit-elle d'une manière évasive. Songez que je ne puis m'appuyer complètement sur personne. »

M. Deshoulières garda le silence ; elle crut qu'il n'avait pas entendu sa dernière phrase qui, au contraire, lui avait été droit au cœur.

« Monsieur, reprit Thérèse avec effort, je voudrais bien savoir si vous n'avez reçu aucune nouvelle de M. Saint-Martin.

— Aucune, Rouleau a dû vous le dire.

— Mademoiselle, entendez-vous l'heure qui sonne? interrompit Nanon. Il est tard! Dépêchons-nous de rentrer. »

Dans les rues qu'eurent à traverser nos promeneurs, les habitants, assis devant leurs portes, causaient entre eux ou jouaient avec leurs enfants; quelques lumières seulement commençaient à paraître, et dans le lointain on entendait battre la retraite. A l'entrée de la rue qu'habitaient les Rouleau, M. Deshoulières souhaita le bonsoir à Thérèse et avec un sourire que le crépuscule l'empêcha de distinguer, lui dit :

« Ne restez pas si tard une autre fois, au bord de la rivière et veuillez croire, mademoiselle, qu'en fait d'amis, vous n'en êtes pas réduite à la seule Nanon. »

Il prit lentement le chemin de sa demeure. Le café situé à l'angle de la petite place était brillamment éclairé; devant la façade, entre des caisses d'arbres verts, des consommateurs fumaient leur pipe en prenant le café. Au lieu de se mêler à eux pour lire les journaux comme il le faisait d'ordinaire, M. Deshoulières se dirigea vers le banc le plus solitaire qu'il pût trouver sous les arbres, où, à cette heure, on avait peu de chance d'être dérangé par les indiscrets. En face de lui se dressait sa maison; elle lui parut sombre et triste. Aux alentours, on voyait des gens groupés sur les balcons : le docteur remarquait particulièrement la silhouette d'une femme vêtue de blanc sur les genoux de laquelle grimait un petit enfant; le bruit des voix arrivait par moments jusqu'à lui, apportant l'écho des éclats de rire. Oui vraiment, sa maison faisait tache au milieu de tant de vie et de gaieté. Pour la première fois, le sentiment de son isolement prit chez lui une forme précise. Pourquoi sa maison n'était-elle pas comme toutes les autres? Elle aussi possédait un balcon où l'on pourrait prendre le frais, causer et rire. Pourquoi une femme en robe blanche n'était-elle pas assise là, un enfant sur les genoux, attendant qu'il rentrât? Le docteur ferma les yeux à demi et se représenta toute une scène charmante d'intimité; cette femme était svelte, avec des bandeaux de cheveux bruns et des yeux gris-bleu d'une pénétrante douceur.

« En quelque endroit que je fusse, je me sentais un peu triste, car je n'ai personne sur qui m'appuyer complètement. »

Non, la femme qu'il voyait en ce moment ne dirait plus rien de semblable.

Ah! docteur, vous aviez cru ouvrir votre cœur à la pitié; c'est un autre occupant qui s'est glissé à votre insu dans la place!

Il semblait à M. Deshoulières qu'il n'avait accordé qu'une minute à ses rêves et pourtant, quand

il se leva, la moitié des lumières étaient éteintes et deux ou trois retardataires tout au plus continuaient à parler politique devant le café, car déjà les nuits devenaient fraîches. Il se leva en grommelant contre lui-même, à demi honteux de ce qu'il appelait un ridicule enfantillage et gagna sa maison en toute hâte. Une vieilleuse brûlait dans le vestibule, et sur l'escalier l'attendait la veuve Angelin en proie à la plus vive agitation.

« Enfin, monsieur s'est donc décidé à rentrer! dit-elle en l'apercevant. Ce n'est pas malheureux, car voilà deux heures qu'on le cherche partout. Il est venu un exprès de l'évêché : Monseigneur est peut-être mort maintenant, à moins qu'il ne soit guéri, ce qui serait presque aussi triste, vu que c'est ce vilain petit docteur Pinot qui en recueillerait tout le mérite.

— Qu'a dit le messager? demanda M. Deshoulières.

— Il a dit que Monseigneur se sentait plus souffrant, qu'il vous demandait et que, faute de son médecin ordinaire, on lui amenât M. Pinot. J'ai fait de mon mieux, mais vous étiez introuvable. Si monsieur voulait se dépêcher, il arriverait peut-être encore à temps.

— C'est parfaitement inutile; Monseigneur ne peut être beaucoup plus mal que la dernière fois, et, puisque mon confrère est auprès de lui, il n'y a pas péril en la demeure.

— Quoi! monsieur est décidé à ne pas se presser?

— J'irai quand il le faudra. Commencez par me donner mon café. Un moment : aucune autre personne n'est venue me demander?

— Personne... Ah! si : le vieil André. Son garçon est dans un état affreux, paraît-il.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit cela tout de suite? répliqua M. Deshoulières. Allons, vite, mon pardessus!

— Mais, monsieur, le café...

— Donnez-moi mon pardessus!

— Et Monseigneur?... »

Déjà le docteur était au milieu de l'escalier.

« Quel homme! mon Dieu! murmura la veuve Angelin, levant les mains au ciel. Est-il permis d'être maladroit comme ça! Il n'est pas plus capable de se tirer d'affaire qu'un enfant! Monseigneur l'envoie chercher; ce gueux de petit Pinot guette l'occasion de lui sauter sur les épaules, il il le sait, et malgré tout cela, il pense d'abord à son café; et puis il part comme un fou dès qu'il apprend que ce vieux mendiant d'André a besoin de lui! Pourtant il n'y a pas un sou à gagner de ce côté-là! Est-ce bête! mon Dieu, est-ce bête! Ça me met le sang en mouvement rien que d'y penser. Il faut que je sois bien dévouée à cet homme-là pour rester à son service! Et vous verrez que ce petit avorton de Pinot va prendre des airs demain, en passant devant moi! Mais on saura au marché qu'il a été appelé par raccroc, qu'il n'est qu'un pis-aller; ça, j'en fais mon

affaire ! C'est tout de même guignonnant de se dire que jamais monsieur n'arrivera à rien, quoi que je fasse !

Minuit sonnait quand M. Deshoulières entra enfin à l'évêché. Monseigneur reposait, lui dit-on, après avoir pris un médicament prescrit par le docteur Pinot :

« Eh bien ! dit M. Deshoulières avec l'absence de jalousie qui le caractérisait, voici à quoi tient la fortune. Celle de Pinot sera faite, grâce à moi peut-être. Tant mieux ! Pourtant je regretterai une chose, ce sera de renoncer aux rapports que j'avais, comme médecin, avec notre excellent évêque ! »

Le lendemain matin, quand la veuve Angelin vit son maître sortir de bonne heure, elle se persuada qu'il se rendait à l'évêché. Néanmoins, à déjeuner, elle lui montra un visage si bouleversé qu'il ne put s'empêcher de lui demander ce qui était arrivé.

« Non... cela ne saurait être vrai, autrement monsieur n'aurait pas cet air insouciant. Tous-jours est-il qu'on raconte par la ville que monsieur s'est présenté hier soir à l'évêché et qu'il n'a pas été admis à voir Monseigneur.

— C'est l'exacte vérité ; il dormait et n'avait plus besoin de moi : quoi de plus simple ?

— Et mademoiselle Victoire, la bonne des Pinot, racontait au marché, en se rengorgeant, que son maître avait passé toute la soirée auprès de Monseigneur.

— Eh bien ! après ?...

— Après ?... Vous êtes un homme perdu !

— Moi ? Je ne vois pas...

— M. Pinot à l'évêché !...

— Eh bien ! la prochaine fois, nous lui ouvrirons les portes de la Préfecture.

— Monsieur a tort de plaisanter sur un sujet pareil. Quant à moi, c'est la tête basse que j'entrerai au marché !

— Voilà une fatale conséquence que je n'avais pas prévue. »

Et M. Deshoulières regarda en riant la veuve Angelin qui se tenait à quatre pour ne pas pleurer de colère.

Au moment même on sonna et la ménagère s'en fut ouvrir. Elle reparut aussitôt, radieuse.

« De l'évêché ! s'écria-t-elle, en brandissant un pli au-dessus de sa tête :

— Une lettre de l'évêché ! »

M. Deshoulières était homme après tout : il ne put donc étouffer tout à fait une petite satisfaction d'amour-propre, en lisant le billet fort poli par lequel le secrétaire de Sa Grandeur le priait de venir aussitôt que ses occupations le lui permettraient.

« On demande monsieur, fit la veuve Angelin qui ne tenait plus en place.

— Oui, je vais aller seconder M. Pinot, répondit le docteur avec un grand sérieux. Il m'a choisi pour lui servir d'aide. Vous en serez re-

connaissante, je suppose ; car enfin, si mademoiselle Victoire tient le haut du pavé, au marché, vous avez le droit de marcher immédiatement après elle. »

La veuve Angelin, incapable de comprendre une plaisanterie, sentit qu'elle suffoquait.

« Si monsieur ne sait pas tenir son rang, il devra se passer de mes services, » dit-elle d'un air de résolution qui fit rire aux larmes le docteur, gai comme un enfant à l'occasion.

Ce matin-là, il fut introduit aussitôt auprès de Monseigneur, qu'il trouva étendu sur un canapé auprès de la cheminée où brûlait un grand feu. C'était un homme déjà vieux, dont le visage noble et bienveillant était encadré de cheveux argentés.

« Enfin vous avez consenti à venir, cher docteur, dit-il avec un sourire, en voyant entrer M. Deshoulières.

— Monseigneur, répondit respectueusement le médecin, vous ne m'accusez pas, j'espère, de négligence. Je crois de mon devoir, entre deux malades, de courir au plus pressé, sans me préoccuper du reste ; et je savais que M. Pinot se trouvait déjà auprès de vous.

— Oh ! j'avais deviné tout cela. Et maintenant, avant d'aller plus loin, donnez-moi des nouvelles de ce jeune homme qui me supplante.... Dites-moi son nom.

— Il va un peu mieux, fit le docteur, bien qu'il soit toujours en danger : c'est le fils d'André Triquet, le scieur de bois.

— Pauvres gens ! pauvres gens ! De quoi manque-t-on dans cette maison-là ?

— De tout.

— Excepté d'un bon médecin. Voilà du moins un avantage que le petit Triquet a sur nous autres. Allons, le moins que je puisse faire est de veiller à ce que mon rival ait ses aises. J'enverrai chez lui. Et maintenant, causons de ma santé.

— De votre santé, Monseigneur, mais il me semble que mon confrère....

— Soyez tranquille, je ne vous demanderai pas de marcher sur ses brisées. Il est mon médecin pour cette fois, mais s'il ne me tue pas, je continuerai à l'avenir, avec votre permission, d'avoir affaire à celui du fils Triquet. Tenez-vous pour averti, docteur. »

La conversation continua quelque temps entre eux, agréable et intéressante comme elle l'était toujours. Au moment où M. Deshoulières allait prendre congé, l'évêque lui dit tout à coup :

« Parlez-moi donc de ce singulier testament ; ses conséquences pèsent-elles toujours sur vous ?

— La situation n'a pas varié jusqu'ici, Monseigneur.

— Et vous n'avez rien appris au sujet de cet héritier absent ? c'est très-extraordinaire. Il y avait aussi une jeune fille, si j'ai bonne mémoire,

dont on vous avait confié la tutelle, n'est-ce pas ? »

Le docteur ne put s'empêcher de rougir un peu. Les pensées qui l'avaient bercé la veille affluèrent à son cerveau. Son regard, en même temps, rencontra une glace et il se rendit cette justice, qu'il n'avait ni l'âge ni la tournure d'un amoureux.

« Mademoiselle Veillot, répondit-il, a trouvé un asile provisoire auprès de la famille Rouleau. Tout était bizarre dans ce testament, et la modicité du legs attribué à la jeune fille ne lui permettait pas de quitter C.

— Hum ! fit l'évêque d'un air songeur. Vous avez confiance en ces Rouleau ?...

— Mais je n'ai pas lieu de croire... Qu'en pensez-vous, Monseigneur ?

— Rien.... Je n'aime pas me faire l'écho des commérages et je suis persuadé que, toute délicate que soit la tâche confiée à vos soins, vous vous en acquitterez dignement. Vous savez mon estime pour votre caractère, docteur.... Mais le refuge le plus naturel pour une enfant pauvre et abandonnée, n'est-il pas le couvent ? Nos bonnes sœurs se fussent contentées de conditions très-douces. »

M. Deshoulières ne répondit pas ; il craignit de nuire à Thérèse dans l'esprit de Monseigneur en parlant de sa résistance obstinée à ce qui était le meilleur parti aux yeux de Sa Grandeur comme aux siens.

« On aurait pu la recevoir au couvent, » fit l'évêque d'un air songeur.

M. Deshoulières ne répondit pas et se retira après les salutations d'usage.

VI

A dater de la promenade faite un soir, en sa compagnie, au bord de l'eau, Thérèse eut meilleure opinion de M. Deshoulières ; elle le dit à Manon, sans réussir à ébranler l'entêtement de cette dernière.

« Il peut être bon, quand l'idée lui en vient, répliqua-t-elle ; mais il est froid comme une pierre. »

Froid ou non, Thérèse l'eût pris volontiers pour confident s'il n'eût semblé prendre à tâche d'éviter la maison des Rouleau. La pauvre enfant commençait à succomber sous le fardeau des épreuves journalières qu'elle avait à subir ; le contact continu avec des natures vulgaires et mauvaises, usait peu à peu son énergie. La pauvre fille, dans la nuit où elle marchait, avait beau tendre les mains en avant, l'appui qu'elle cherchait se déroba sans cesse et elle ne soupçonnait pas encore celui que la Providence lui tenait en réserve.

En réalité, le docteur pensait beaucoup à sa pupille, plus même qu'il ne l'eût voulu et c'était

peut-être pour cela qu'il se défendait de la voir souvent ; du reste, lorsqu'il venait, à de longs intervalles, madame Rouleau s'arrangeait toujours pour qu'il ne parlât pas à Thérèse en particulier. Il ne se doutait donc pas de ce qui empoisonnait sa vie, de sa longue attente, de ses espérances déçues, non plus que des épreuves matérielles qu'elle avait à subir : tout ce qu'il devinait, c'est qu'elle n'était pas heureuse et il craignait que, par suite, elle n'acceptât trop facilement, s'il la lui offrait, une situation dont elle pourrait souffrir plus tard. Il se jugeait sévèrement, il tremblait que la différence d'âge qui existait entre eux et les devoirs professionnels qui absorbaient sa vie, fussent incompatibles avec le mariage.

Toutes ses hésitations étaient d'un noble cœur, droit, fidèle, désintéressé, et où régnait, sans qu'il le comprit tout à fait lui-même, une image soigneusement voilée, mais sans cesse présente néanmoins.

Doit-on s'applaudir ou s'attrister de ce que le monde renferme autour de nous tant de trésors cachés à tous les yeux ? Ceux qui s'imaginent être le plus déshérités sous le rapport de l'affection, sont parfois l'objet d'un respect et d'un dévouement supérieurs à tous les sentiments qui s'affichent et qu'on déchaine. Jamais nous ne croirons que ces amours d'un ordre si élevé soient perdus quoi qu'il en puisse sembler à notre courte vue. Dieu les récompense tôt ou tard en ce monde ou les attire à lui dans des régions plus belles.

Novembre survint, froid et pluvieux. Les treilles, naguère verdoyantes, n'étaient plus que des ceps dénudés sur la façade des maisons. Les vastes plaines qui font une ceinture à C.... n'offraient dorénavant qu'une sombre étendue de terres labourées. Thérèse dont les promenades avec Nanon avaient nécessairement cessé, allait le plus souvent possible greloter seule dans sa chambrette, plutôt que de rester, les leçons finies, dans la pièce chauffée où se tenait madame Rouleau. Elle ne tarda pas à maigrir et à perdre ses couleurs, sa démarche devint languissante et son sourire très-rare. Ce martyre ne finirait-il jamais ? Fallait-il désirer la mort ? Le mot cruel de Fabien auquel si longtemps elle avait refusé de croire, lui revenait sans cesse à l'esprit maintenant. Il avait renoncé à elle comme à ses autres parents, à ses amis, à sa patrie. Parfois ses craintes changeaient d'objet et elle se persuadait qu'il avait dû périr au loin.

Le matin précédent que la jeune fille donnait avec ennui aux enfants une leçon dont ils ne profitaient guère, madame Rouleau qui était allée chercher quelque chose dans l'armoire à linge, vit accourir son mari éploré.

T. B.

(La suite au prochain Numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SAUMON A LA HAMBORD

Faites cuire la tranche de saumon à l'eau, dépouillez-la de sa peau et de ses arêtes. Faites rouscir de bon beurre, ajoutez-y une cuillerée de fleur de farine; mettez du bouillon très-corsé, ou mieux du jus de viande, un bon verre de vin blanc sec, sel, poivre, poivre de cayenne, truffes, champignons, ajoutez des quenelles (celles que l'on vend en boîtes sont très-bonnes pour cet usage); quand la sauce est bien chaude, et un peu avant de servir, ajoutez le saumon. Servez-le entouré de sa garniture. Quelques tronçons d'anguille font très-bien dans ce plat, très-beau et peu difficile à faire.

On peut remplacer le saumon par une carpe.

HOMARD A L'AMÉRICAINE.

Faites cuire le homard dans l'eau bouillante jusqu'à ce que sa carapace devienne rouge. Coupez-le en tronçon, n'ôtez pas la carapace.

Mettez dans une casserole quatre cuillerées d'huile d'olives et un morceau de beurre; quand le beurre est fondu, jetez-y les tronçons du homard, faites les revenir, ajoutez un verre à vin d'eau-de-vie, mettez-y le feu, laissez flamber un peu, ajoutez un petit verre de vin de Madère, une forte poignée de persil très-finement haché, une forte pincée de poivre de Cayenne; servez très-chaud.

REVUE MUSICALE

La musique russe au Palais du Trocadéro. — Les Bohémiens Russes à l'Orangerie. — Les Séances d'orgue. — Compositions de choix.

Les concerts de musique Slave, dirigés par M. Nicolas Rubinstein, ont attiré beaucoup de monde dans la grande salle du Trocadéro.

On y a entendu d'abord l'hymne national, qui ne manque pas de grandeur. Puis on a pu y apprécier quelques pages détachées de l'œuvre de Michel Glinka. Ce compositeur renommé, qui naquit en 1803, ou 1804, aux environs de Novospassk, est considéré par les musiciens russes, comme le fondateur de leur opéra national. Ses compositions dramatiques les plus populaires sont *Rousslan et Ludmilla*, dont on nous a fait entendre l'ouverture, et un air chanté par mademoiselle de Belloca; *la Vie pour le Czar*, l'opéra russe national par excellence, d'où l'on avait extrait à l'intention du public français, un double chœur et un air interprété par une jeune élève de madame Viardot, mademoiselle Torrigi, qui appartient, paraît-il, tout comme mademoiselle de Belloca, à l'une des meilleures familles de

Saint-Petersbourg. Bien que la donnée de *Rousslan* soit bâtie sur une légende varègue et que *La Vie pour le Czar* soit tirée des entrailles mêmes de l'histoire russe, on ne saurait se dissimuler que, pour des oreilles non prévenues, cette musique estimable manque de cachet et de caractère. Il faut toute la ferveur du patriotisme russe pour se faire là-dessus des illusions quelque peu durables.

Il n'en est pas de même du concerto de Tchaikowsky, vraiment original et d'une inspiration tout à fait exotique. Ce n'est pas à dire que tout soit également réussi dans ce morceau de longue haleine, mais, aux bons endroits, on sent comme un parfum des pays lointains, sans compter que l'ensemble de l'œuvre révèle la main d'un maître compositeur. M. Nicolas Rubinstein a interprété le *Concerto* de son compatriote avec une vigueur et une virtuosité qui ne le cèdent en rien à celles de son frère Antoine. Son jeu a peut-être un peu moins de grandeur et d'imprévu; en revanche, il nous a paru plus sûr et plus correct. Après les harmonies tout à fait modernes et les élans quelque peu sauvages du concerto de Tchaikowsky, nous

avons eu plaisir à nous reposer dans la mélodie grave et paisible d'un beau chœur religieux de Bortniansky. Ce compositeur, qu'on a surnommé, non sans raison, la Palestrina russe, est né en 1752 à Gloukoff, village de l'Ukraine. Son style plein de noblesse et de grandeur est un heureux mélange de la liturgie grecque avec la musique d'église latine, telle que l'ont conçue les grands maîtres italiens.

Les deux airs de danse extraits de l'opéra *Le Démon*, d'Antoine Rubinstein, sont deux morceaux pittoresques, curieusement ciselés, d'une couleur véritablement orientale et d'un rythme tout à fait amusant. D'après ce petit nombre de pages remarquables et quelques autres qui ne sont pas sans valeur, il faut tirer cette conclusion que, s'il existe une école musicale russe, il ne faut pas la faire remonter au delà de la génération contemporaine. A cette floraison de jeunes musiciens on peut rattacher, par ses aspirations tout à fait modernes, Alexandre Dargomijsky, né en 1813, dans le gouvernement de Smolensk. Toutefois, les deux chœurs de sa *Roussalka*, écrite en 1856, ne nous semblent pas d'un choix très-heureux pour caractériser la manière du maître, qui a fait, dit-on, toute une révolution musicale avec son *Kamenij gost* (*L'Hôte de pierre*), où l'audacieux novateur n'a pas craint de traiter le sujet immortalisé par le *Don Juan* de Mozart.

A côté du virtuose Nicolas Rubinstein, M. A. de Kontski s'est fait entendre dans deux pièces de violon de sa composition, une rêverie et une mazurka. Avec les qualités qui le distinguent, il a tout ce qu'il faut pour faire un professeur éminent, et nul doute qu'il ne forme des élèves dignes de lui, au Conservatoire de Varsovie, dont il est le directeur. Mesdemoiselles de Belloc et Torrigi, se sont tirées avec honneur d'une tâche assez ingrate. Quant à M. Nicolas Rubinstein, il a droit à de triples éloges comme virtuose hors ligne, comme excellent chef d'orchestre et comme habile organisateur.

Avant de quitter la musique Slave, disons quelques mots des bohémiens russes qui sont venus se montrer à Paris tels qu'on les voit dans leurs baraques à Nijni-Novogorod.

Les chanteurs s'accompagnent sur la guitare. Leurs romances appartiennent, pour la plupart, au genre russe populaire; c'est une musique de la plus rare beauté, pleine de sentiment, dont les phrases peuvent rivaliser avec les mélodies les mieux venues, et les plus nobles dans leur contour.

Il y avait, dans la troupe que l'on a entendue aux concerts de l'Orangerie, un ténor doué d'une voix charmante et un contralto aux notes profondes, vibrantes, émouvantes.

Les romances, comme les chœurs dansés, appartiennent presque toujours au mode mineur.

Les races du Nord ne connaissent pas les joies

folles et l'expansion des peuples du Midi; elles conservent toujours une certaine gravité dans leurs plaisirs. Leur danse même est triste, et le pas du danseur témoigne plus de muscles invincibles que d'un caractère enjoué.

Cette musique est peu bruyante, le bourdonnement de deux guitares l'enveloppe d'un accompagnement discret. Enfin, elle chante presque exclusivement dans le mode mineur, ce mode qu'une impression très-générale et assez naturelle affecte à chanter la douleur.

Il se peut bien, dit M. P. Lacome, que les longues nuits boréales, les solitudes glacées que trouble seul le hurlement des loups affamés, la désolation des rigoureux hivers, aient fait germer dans l'âme du paysan russe cette fleur de poésie qui s'exhale aux accents d'une tristesse si douce et si pénétrante. Mais faut-il cependant exclusivement attribuer à une question de latitude ou de thermomètre, ce ton de persistante mélancolie qui s'élève dans les chansons populaires de la Russie, jusqu'à une haute poésie, et emprunte continuellement les teintes grises du mode mineur? Je crois que les causes morales sont pour beaucoup dans les ténèbres de la pensée; il n'est pas possible qu'un peuple voué aux misères du servage pense et chante comme un peuple maître de lui-même.

L'ukase d'émancipation, qui sera pour la postérité l'honneur du czar actuel, parviendra, avec l'aide du temps, à égayer de tons plus clairs la palette poétique des peuples de l'immense empire du Nord.

Il n'en est pas moins certain que les vieilles chansons du serf russe respirent une mélancolie intense, communicative, et qui n'est pas sans charme; de ce charme dont Goethe a écrit « que celui qui n'a jamais veillé dans les pleurs, qui n'a jamais trempé son pain dans les larmes, » ne le connaîtra jamais.

Les séances d'orgue se succèdent et se poursuivent avec un succès toujours croissant au Trocadéro. Tout Paris dilettante a entendu la grande voix du magnifique instrument de M. Cavaillé-Coll. Tous les principaux organistes de Paris, classiques ou modernes, y défilent devant le monde entier, portant très-haut le drapeau de l'art religieux français. Dernièrement, c'était le sympathique organiste de Notre-Dame-des-Champs, à Paris, M. Andlauer, qui électrisait son auditoire. Cet artiste éminent, qui possède autant de modestie que de talent, est appelé à une brillante carrière, comme virtuose et comme compositeur. Il a l'amour de son art et sait l'inspirer à ses élèves, dont plusieurs lui font le plus grand honneur. Le public a pu constater, comme nous, qu'il est doué des deux principales qualités de l'exécuteur : la vigueur et le sentiment, qui, chez d'autres, souvent s'excluent.

En ce moment, où il y a tant de musique à entendre, de belles œuvres à exécuter, il nous semble qu'il reste peu de temps à consacrer à celle que l'on interprète soi-même.

Voici pourtant quelques titres que nous consignons ici, les croyant dignes de fixer le choix de nos lectrices.

La *Berceuse*, pour piano, de M. Ketten; *Feu et Flamme*, galop de C.-M. Ziehrer, de Vienne; *Hymne à Sainte Cécile*, de Ch. Gounod, transcription par Ch. de Bériot (édition originale). La même par W. Golder (édition simplifiée); en

duo (piano et orgue), par Alf. Le Beau. Notons aussi les deux galops d'Etterlen : *A grandes guides*, et le *Galop des crécelles*.

Errata. — Une erreur d'impression, qui n'a pas été rectifiée le mois dernier, s'est glissée dans notre *Revue musicale* de septembre. A la première colonne, troisième alinéa, au lieu de la souplesse, la fermeté, l'exécution *électrique* : il faut lire : l'exécution *éclectique* de l'orchestre français, etc.

MARIE LASSAVER.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ma Florence,

Le jour baisse, la nuit vient, et la foule avec son flux et son reflux incessant s'agite et murmure dans les rues, comme une houle pensante. Accoudée à ma fenêtre, j'entends le bruit joyeux des voix d'en bas; quelques éclats de rire même montent jusqu'à moi, et les groupes animés courent à leurs affaires, à leurs plaisirs comme si les joies de la terre, comme si les intérêts de ce monde étaient le but sérieux de la vie.

Les grandes leçons, les encouragements célestes n'ont pas manqué aujourd'hui, cependant, pour qui a voulu ouvrir les yeux et les oreilles de son âme... dans les églises ouvertes avant l'aube, l'encens a flotté comme une prière matérielle, l'orgue a chanté les éternelles espérances; et les paroles sacrées tombant de la chaire ont retracé les béatitudes de la mystique Jérusalem où l'ombre n'éteindra point le rayon, où les larmes ne voileront plus les pures félicités, où les séparations ne menaceront plus ceux qui s'aiment....

Le « *Sursùm* » qui donne des ailes au cœur retentissait dans chaque vibration des cloches, dans chaque verset des psaumes... quelques-uns l'ont entendu; beaucoup d'autres ont passé sans s'arrêter, plus sourds encore que les *idoles des nations* : « *auris habent et non audient.* »

Où vont-ils, en détournant ainsi leurs yeux des hauteurs? Je n'y veux pas songer. Je m'isole un instant de cette foule qui chante au lieu de prier; je franchis par la pensée les murailles de notre

Babel bourdonnante, et j'erre, mélancolique, par les campagnes où les cloches ébranlées annoncent la funèbre solennité du lendemain. Sous les toits de chaume, il y aura du recueillement et les joyeuses ballades se tairont pour un soir. Le vieux père sous sa chevelure grisonnante, la mère dont le souffle des ans a flétri la beauté évoqueront les souvenirs du jeune âge et remonteront le cours de leur vie pour y retrouver ceux qui sont tombés avant eux à l'angle du chemin. Ils s'attendriront en parlant des vertus des aïeux qu'ils proposeront pour modèles à leurs propres enfants; ceux-ci écouteront, graves, et l'âme visitée par de virils et fermes propos; puis une amère pensée leur viendra au cœur... ils se diront que les yeux paternels fixés sur eux avec tendresse se fermeront à leur tour; ils sentiront alors le besoin de serrer davantage ces liens que la mort doit briser, d'aimer plus et mieux ceux que Dieu ne laissera pas toujours à leur amour et de ne pas préparer de remords à leur future vieillesse par des torts si légers qu'ils fussent, par des négligences filiales toujours graves quant elles doivent froisser un cœur maternel....

Pendant cette austère veillée, Paris continuait d'illuminer joyeusement ses ténèbres et de répondre aux gémissements de la bise par les grondement de ses orchestres. Mais demain il effeuillera pour quelques heures sa couronne de roses, il renversera la coupe du festin, il se voilera d'un crêpe et se souviendra... alors, les cités des

morts s'empliront de vivants; plus d'une larme mouillera les yeux fascinés d'habitude par les splendeurs du monde; des voix oubliées peut-être s'élèveront des tombes et de pieuses résolutions naîtront à leur accent, au fond des âmes envahies par l'amour de ce qui passe... Richesse, honneurs, puissance, beauté, gloire, amour, tout aboutit à une même fin... Est-ce la peine de se détourner de Dieu pour adorer tout cela?...

Les pèlerinages funèbres seront plus nombreux à Paris, cette année que d'habitude : les provinciaux, les étrangers voudront voir comment nous pleurons nos morts; ils tiendront à s'incliner aussi devant certaines tombes où dorment des géants que leur immense renommée a faits citoyens du monde, et peut-être, après avoir médité en face de ces crânes dépouillés, de ces orbites creux qu'ils devinent sous la terre, se diront-ils aussi que la seule grandeur, c'est de s'humilier devant Dieu, que la seule gloire, c'est d'aller à Lui les mains pleines de bonnes œuvres. Ils s'écrieront alors : « Vanitas... »

Mais pardon, ma Florence, voici la seconde fois que je parle latin ! ce n'est pas mon habitude; pardonne-moi et je ne recommencerai plus ! Je t'assure que je n'avais pas la moindre velléité de pédantisme, ma chérie; cela m'est venu tout seul et sans que j'y aie pensé. Mais pourras-tu t'en étonner, si tu songes que la langue française est celle qu'on parle le moins chez nous en ce moment ? Tous les dialectes, tous les idiomes, toutes les langues s'y entre-croisent; quand l'on ne se comprend pas, on se devine; les intelligences les plus fermées s'ouvrent subitement; les écailles tombent des yeux qu'elles recouvraient.

Pour moi, ce que je sais le mieux, c'est m'indigner contre les airs de supériorité qu'affectent encore envers nos visiteurs bon nombre de parisiens ou plutôt de pseudo-parisiens, des parisiens de hasard, d'accident et non pas d'origine, de naissance, de tempérament ! Oh ! ceux-ci ne se moquent pas de vous, chers provinciaux ! Ils ne vous appellent ni Philistins comme le font certains faux artistes à tous crins, ni Mozambiques, ainsi que cela devient de mode en plus d'un journal; ce n'est pas pour eux une corvée que de vous faire courtoisement les honneurs de l'Exposition, et ils n'éprouvent que du plaisir à recevoir votre visite.

Je me sens fort aise d'accueillir nos chères abonnées si différentes parfois de visage, de condition, d'âge et même d'éducation, mais si parfaitement unanimes dans leur attachement à leur journal ! Elles ne sont pas toutes également spirituelles, j'en conviens; cependant chacune d'elles me laisse un intéressant souvenir et je cueille toujours, même dans la conversation la plus banale, quelque fleur à confier à mon herbier.

Vous m'en eussiez laissé plus d'une, sans doute, ô vous, *jeune montagnarde* qui...

Ah ! mais, au fait, tu ne connais pas cette jeune montagnarde, Florence. Laisse-moi donc te la présenter, bien qu'elle ne m'ait pas dévoilé non plus son incognito :

Son âge, son nom, sa figure, je n'en dirai rien... et pour cause ! Il me suffit de la deviner bonne, sincère et enjouée. Tu en jugeras de même si je te communique sa petite lettre; désires-tu la lire ? Non : tu prétends que tu en reçois beaucoup trop pour ta part et que tu manques de temps pour... Ah ! c'est un peu trop fort, cela !

Comment ! le mois dernier, tu me tournes brusquement les talons, dès le début de ta lettre au profit de mesdemoiselles... je ne sais qui, des inconnues qui ne sont pas même montagnardes, certainement ! J'assiste avec une patience angélique à votre entrevue épistolaire, et tu ne me rendrais pas la pareille quand j'ai à te servir une petite amie nouvelle toute parfumée des senteurs du serpolet, toute ensoufflée par les rayonnements des hauteurs ! Tu *subiras* ma jeune montagnarde, puisque *subir* est le mot que tu provoques. Pour moi, c'est le mot contraire que j'emploie à son sujet :

« Chère et respectable demoiselle Jeanne,

Respectable..... respectable..... certainement, quant au caractère mais... les cheveux blancs ne lui ont pas encore poussé à cette demoiselle Jeanne, et elle ne compte pas une seule fausseté !

» C'est un conseil que je vous prie de me donner : vous en donnez tant et de si précieux !

Tant !... Ah ! mon Dieu ! en donnerais-je trop ? Heureusement, ils sont précieux ; c'est vous qui l'affirmez. Merci, ma chère enfant.

» J'ai lu dans un... » je ne peux pas déchiffrer ce mot ! « qu'une demoiselle ne doit aller ni aux » mariages ni aux baptêmes. Est-ce vrai ? Est-ce » que je ne devrais pas accepter si une de mes » chères amies a la gentillesse de m'inviter à son » mariage ? J'attends votre réponse dans le *Journal des Demoiselles*. Depuis bien des années, » je suis abonnée à votre journal; il est un véritable ami pour moi; il me soulage l'âme et il » me donne de bons enseignements.

» Ma chère demoiselle Jeanne, continuez votre » œuvre pieuse !... continuez à nous donner des » conseils, à nous montrer des exemples à suivre !...

Tout cela me va certainement au cœur, ma jeune amie ; et, bien que j'attribue à votre seule bienveillance la plupart de ces choses flatteuses, je me sens très-heureuse et très-fière de vous les entendre dire.

Non, ma mignonne, il n'est pas vrai qu'une jeune fille ne puisse assister à un mariage ; cet usage... taquin, n'existe pas chez nous. Je l'ad-



LITH. TH. DUPUY & FILS R. DES PETITS HOTELS, 22, PARIS.

4179

Journal des Demoiselles

Modes de Paris Rue Drouot 2

Coiffures et Modes des M^{mes} de la Seabieuse M^{re} de la Paix - Costumes d'Enfant de
M^{me} Lebel-Delalande, P. Honoré 248 - Tenturerie Européenne de la M^{me} Permeaud B. Perronneuse 26

Ayuntamiento de Madrid



LITH. TH. GUYOT FILS R. DES PETITS NOUVEAUX, 22, PARIS.

4179 bis

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. Rue Drouot 2.

Coiffures et Modes de M^{lle} Tarot, &c. &c. Fournisseurs de la M^{lle} Lacroix, B. Hausmann, 6.
Cours Cachemire de la Comp^{ie} des Indes, B. Hausmann, 33. Machines à coudre Wheeler & Wilson, B. Sébastopol.

Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Plus tôt que de coutume, en raison de l'interm-périe de la saison, nous sommes obligées de songer aux costumes d'automne.

Les tissus de laine remplacent de plus en plus les étoffes claires et légères, que les saisons, autrefois mieux équilibrées, rendaient absolument nécessaires.

Les petits damiers en drap léger, popeline, et même taffetas grisaille, gros vert, ou gros bleu et blanc, noir et blanc, etc., sont une des plus heureuses dispositions pour toilette de voyage ou de campagne à l'arrière-saison. On fait généralement ces costumes fort simplement, peu de garnitures; le col et les revers des manches ordinairement en velours uni, ou côtelé, noir, gros vert ou gros bleu; le jupon pareil, avec un haut volant plissé, ou en velours uni de la nuance des revers. Il faut que le costume soit facile à plier et à mettre dans une malle, si l'on voyage. La forme tunique-princesse produit son drapé avec deux coulisses posées de chaque côté, en long; le derrière est relevé en dessous par des cordons se nouant à trois endroits différents. Paletot en étoffe pareille n'ayant pour ornement qu'un col forme châle en velours, ainsi que les parements des manches et l'entrée des poches. Gros boutons de velours, d'acier ou de tout autre métal. — Chapeau de paille noire ou de feutre de la couleur du velours. Torsade de gaze foncée, croisant derrière et venant nouer sous le menton. Aile de côté, ou guirlande de feuillage aux teintes sombres, vert et brun, égayée de côté par une rose, n'importe de quelle couleur. — Fleur semblable à l'ouverture du col du paletot.

Les robes d'automne se garnissent beaucoup de guipures, brodées de couleurs foncées afin d'en atténuer l'éclat; les écrues sont particulièrement jolies. C'est une broderie très-amusante à faire soi-même, d'autant plus que cela va fort vite. On peut prendre pour ce travail, de la laine fine, ou même tout bonnement de la laine à tapisserie, gros violet, gros vert, rouge foncé, et même noir. On suit le dessin de la guipure en lançant des points assez grands à l'en-droit; avoir soin de peu charger la dentelle.

La robe et le petit mantelet doublé de flanelle, ornés de guipure ainsi brodée, composent une jolie toilette du moment, facile à porter. Si c'est à la ville, chapeau fermé, à guirlande de raisins teints du vert au rouge et au noir, ou couronne de mûres. Pour les jeunes femmes, les chapeaux fermés se placent comme les ronds, en arrière, en

laissant voir la raie et une partie des bandeaux.

Les costumes courts que l'Exposition a fait éclore, continueront à être portés à la ville pour des courses et des visites dans les magasins. Mais les toilettes de visites et du soir seront toujours à queue. Le relève-jupe forme anneau est le préférable, quand il est nécessaire de retrousser cette ampleur très-encombrante pour sortir à pied.

On fait de charmantes petites casaque-s ajustées, ne fermant qu'à la taille par deux boutons. Elles sont en damassé de soie, en pékin satiné et en velours frappé. Elles se portent généralement sur des robes d'étoffes unies, et ne sont garnies que d'un col et de parements. J'en ai remarqué une très-habillée en velours frappé grenat, se mettant avec une robe de faille gris-perle, relevée par des nœuds de velours semblable. Dans le jour, gilet de soie gris-perle; le soir, fouillis de dentelle, boutons de grenat. Sur une toilette de faille rose, c'est extrêmement élégant; bouquet de roses au côté de la casaque.

Le velours en bande s'emploie aussi en garnitures. Etroit, il orne très-joliment les corsages; on le pose en long en plusieurs rangées, devant et derrière, évasant aux épaules, se réunissant à la taille, et élargissant de nouveau dans les basques. Sur cet ornement on ne met pas de ceinture. Cela couperait désagréablement les velours.

Quand la forme de la robe est lavezuse, on pose deux ou trois velours sur le retourné, et la queue relevée sous les basques est souvent toute garnie de rangs de velours espacés d'un ou deux centimètres. Le velours noir va à peu près sur tout; le grenat s'harmonise avec tous les tons de gris. En général, le velours de même nuance que l'étoffe du costume est très comme il faut; on le choisit de teinte un peu plus foncée. Ainsi, pour des enfants, on met les ornements de velours gros bleu sur un tissu bleu de ciel.

Presque tous les costumes d'enfants ont de grands cols, encore augmentés de dimension. La forme princesse, sans bouffants ni relevés, est la plus adoptée. On y adapte à volonté une très-large ceinture non serrée et à longues et larges coques; le bas des jupes garni en dessous, comme celles des grandes personnes, de plissés blancs, dits balayeuses. Les chapeaux à larges bords plus ou moins retroussés leur allant à merveille, seront en feutre dans les mêmes formes que ceux de paille. Les grandes plumes d'autruche sont toujours le plus joli ornement. Les petites toques, toujours très-distinguées, ne vont bien qu'aux figures mignonnes. La coiffure en nattes sur le dos, redevient très à

OCTOBRE 1878

la mode pour les petites filles qui ont de beaux cheveux. C'est simple, propre et beaucoup moins fatigant pour les enfants que les cheveux flottant sur le dos. Les bas blancs sont presque prohibés dans leurs tenues actuelles. Il les faut assortis de couleur aux costumes, n'importe en quelle saison. Il y en a de rayés et de mouchetés, mais les plus distingués sont les unis.

J'ai vu, l'autre soir, de jolis petits fichus portés par deux très-jeunes filles n'ayant pas encore de toilettes de soirées. Ils étaient mis sur une robe de ville en cachemire gris ornée de lisérés Solférino, à laquelle ils communiquaient l'élégance nécessaire pour la réunion. Ces fichus, forme Marie-Antoinette, croisant devant et nouant derrière, étaient en gaze crêpe lisse d'un blanc de lumière. Une garniture, ou petit volant en pareil, était brodée et festonnée de soies extrêmement pâles, de différentes couleurs. Au-dessus, petite guirlande de mêmes tons. La robe, montante, était seulement un peu ouverte à l'encolure, où se trouvait fixé un petit bouquet de fleurs naturelles.

Si l'on veut organiser sans grands frais une toilette pour les réunions du soir à la campagne, on peut se procurer, aux prix les plus minimes, et dans n'importe quel magasin de nouveautés, plusieurs cravates de dentelle, et notamment en Valenciennes; en en joignant deux ensemble, on obtient de fort jolies manches claires, qu'on mettra à une robe de mousseline ou de faille unie, et même rayée. Deux autres cravates garniront l'ouverture du corsage, en se terminant par un nœud de même dentelle, dans le milieu duquel sera placé un petit bouquet de fleurs.

Pour une jeune femme on composera, sur une toilette de soie un peu défraîchie, de semblables ornements, et l'on pourra, si la jupe de soie est unie et longue, disposer au travers deux écharpes d'organdi ou de gaze blanche à gros plis, dont le contour inférieur sera garni par plusieurs cravates de Valenciennes. Cet arrangement fort peu coûteux, a l'avantage de resservir plus tard, pour bien des usages. Je l'ai vu sur une robe de soie cerise un peu foncée, et je dois constater qu'il produit beaucoup d'effet.

VISITES DANS LES MAGASINS

C'est surtout pour vous, mesdemoiselles, que nous sommes satisfaite de voir revenir la mode des écossais, mais des écossais de nuances sombres, et les grands magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, nous en offrent des plus jolis, des plus nouveaux. Succès oblige, et l'Exposition du Champ-de-Mars a montré déjà ces magasins occupant une première place pour la confection et les costumes d'enfant; ils veulent maintenant affirmer leur goût dans le choix des étoffes et leurs dispositions. Voici donc de fort beaux écossais de prix bien différents : de 3 f. 50 le mètre à 10 et 12 francs le mètre; le bleu marine se fondant dans un violacé foncé avec filets vieil or, le vert très-foncé se fondant avec du bleu marine; les carreaux petits sont les plus jolis; on laisse pour les enfants et les fillettes les grands écossais un peu voyants.

Comme belles étoffes nouvelles et d'un goût

parfait, signalons les pékins satin et faille, satin et velours et des pékins de fantaisie qui sont destinés à faire ces gilets dont le succès va croissant. Je dirai de même pour les damas, les brochés et toutes les failles de couleurs fines ou noires. Quant aux lainages de fantaisie, il y en a à des prix bien modiques qui feront de très-charmants costumes journaliers. Nous ne vous désignons aucune étoffe ni aucun prix, ces renseignements étant contenus en détail dans le catalogue, qui vous sera envoyé *franco* sur votre demande, de même que des échantillons.

* *

CORSETS DE MADAME EMMA GUELLE

Avenue de l'Opéra, 11.

Nous désirons attirer l'attention de nos abonnées sur les perfectionnements que madame Emma Guelle ne cesse d'apporter dans la fabrication du corset, cet objet de première nécessité pour être bien habillée, mais qui demande une coupe parfaite. Le corset-cuirasse, spécialement taillé en vue des modes plates, allonge et amincit la taille sans occasionner ni gêne, ni fatigue; il se fait en beau coutil, ainsi qu'en faille et satin de couleurs tendres. Les ressorts de côté, renforcés, offrent plus de résistance en restant néanmoins très-souples, et le busc articulé, plus ferme et sans pression fatigante, conserve cependant sa souplesse.

Un autre perfectionnement à noter est l'addition d'une mignonne ceinture de coupe nouvelle faisant partie du corset, et qui permet de le serrer à volonté sans toucher au corset. Le corset à épaulières, pour les jeunes filles qui ont une tendance à se courber, mérite une mention particulière. Madame Guelle a le talent de savoir remédier aux petites défauts de la taille sans la comprimer, et en lui laissant la souplesse des mouvements.

Sont expédiés *franco* : le busc articulé, 3 fr.; — la ceinture parisienne supprimant les fronces du jupon et allongeant le corset court, 4 fr.; — les petites tournures, 2 fr. 50; — les demi-longues, 3 fr. 50 cent.; les longues, 4 fr. 50 cent.; — les jarretelles attachant les bas au corset, pour les dames, 2 fr. 50 cent., en soie, et 3 fr. 50 cent. avec ceinture, 1 fr. de moins en coton; pour enfant, 2 fr. 25 cent. en soie et 2 fr. 75 cent. avec ceinture, 1 fr. de moins en coton.

Chez madame Guelle, nous nous rendons 104, rue de Richelieu, chez mesdemoiselles Vidal. Nous y prenons, dans un trousseau que ces demoiselles vont expédier, quelques descriptions de toilettes. La robe de mariée, de forme princesse, est en faille avec traîne décrivant un manteau de cour; au bord, grosse ruche chicorée et gar-

nitures accessoires en velours blanc rayé. Prix, 350 fr. La robe de visite est en velours frappé acajou avec lisérés de satin bleu pâle et le paletot Louis XV, qui complète la toilette, est de même étoffe avec doublure de satin bleu de ciel; une très-belle passementerie assortie pour ganiture. Prix, 800 francs.

Deux robes de promenade, l'une à demi-traine en pékin faille et satin loutre, d'une simplicité gracieuse et de coupe charmante, coûte 500 fr.; l'autre est courte, en velours côtelé noir et vieil or; de jolis retroussis en velours, un relevé qui les entremêle, rendent ce costume tout à fait joli. Prix, 450 fr. Le costume de voyage est en shoudas mêlé de faille bleu national, liséré de caroubier: 300 fr. La toilette de contrat, en faille fleur de pêcher, a un gilet Pompadour ouvert en carré, une manche demi-longue en tissu Pompadour et des nœuds piqués dans un drapé fait avec goût.

Mesdemoiselles Vidal font de très-jolies robes de mariées depuis 200 fr., et des trousseaux appropriés à ce prix. Pour jeune fille, nous avons vu à 200 fr., un costume en tissu zibeline garni de velours rayé, et un costume habillé tout en velours rayé à 350 fr. Des costumes en petit drap uni avec piqures multicolores disposées en écossais, à 120 fr.; d'autres, en tissu de laine, garnis d'écossais, à 160 fr. Nous ne craignons pas d'engager notre responsabilité en disant que ces demoiselles interprètent la mode en personnes de goût.

* *

TAPISSERIE, TRAVAUX DE FANTAISIE

De mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

Nous avons aujourd'hui à vous signaler du très-nouveau. C'est un tissu d'ameublement, sorte de reps de Neuilly qui se trouve tissé avec des bandes de vrai canevas à tapisserie, une bande de reps, une bande de canevas. Vous jugez combien il sera agréable pour recouvrir des chaises, des tabourets, des coussins, des X, d'employer ce tissu d'ameublement à bandes de canevas. Il s'en fait de quatre couleurs: bronze, cramoiisi, bleu pâle, vieil or. La largeur est de 60 centimètres et le carré avec les bandes de canevas dessinées, le dessin échantillonné, les fournitures avec fond en laine, coûtent 35 fr.; avec fond de soie, 40 fr., quelle que soit la couleur. Cette invention nous paraît d'autant plus heureuse que la réunion des bandes au canevas laisse toujours à désirer, aussi bien que les coutures soient faites. Deux bandes d'appliques sur étoffe d'ameublement pointillée, l'une vieil or, l'autre cramoiisi, sont nouvelles comme emploi d'étoffe et comme disposition d'un joli dessin Louis XIII, fait d'appliques en velours peluche avec enroulements d'un goût parfait. Sur 1 mèt. 50 cent. de largeur, un échantillon d'une certaine dimension avec des fournitures de soies, coûte 40 f. Toutes les appliques sont

préparées. Un tapis de drap gris est appliqué de bandes de canevas de laine bronze, brodé d'un dessin original au point de compte et de motifs au point lancé. Longueur du tapis, 60 centimètres; largeur, 40 centimètres: prix, échantillonné avec les fournitures, 25 fr. Un petit tapis volant en drap de couleur est encadré de toile dite de garde-manger dont les fils sont tirés en longueur; ceux de la trame, pris également par une sorte de point carré, font jours. Nous trouvons cette petite fantaisie beaucoup plus jolie que toutes les appliques de galon écriu, laine ou fil. Sur 40 centimètres de longueur et 30 de largeur, échantillonnée avec les fournitures: prix 15 francs.

Nous désignerons aussi pour dessus de fauteuil une broderie Renaissance, sur toile Colbert, faite en coton rouge et bleu, très-joli d'ensemble et très-original. Mademoiselle Lecker m'a montré, pour les enfants, des petites poupées habillées de gentilles robes au crochet ou au tricot, avec cheveux nattés ou bouclés; les grandes à 2 fr., les bébés à 60 centimes.

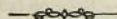
* *

MACHINES A COUDRE

De la Compagnie Wheeler et Wilson.

M. Vigneron Séling, seul concessionnaire pour la France, 70, boulevard de Sébastopol.

L'Exposition universelle enregistre un succès de plus au bilan de la compagnie Wheeler et Wilson. Les perfectionnements que ces messieurs ont apporté dans la fabrication de leur machine ont attiré l'attention des membres du Jury, et nous vous dirons prochainement quelle haute récompense leur a été décernée. Nous recommandons spécialement cette machine aux familles nombreuses, aux personnes qui habillent elle-mêmes leurs enfants, ainsi qu'aux couturières; mais nous leur recommandons aussi de se tenir en garde contre les contrefaçons. Chaque machine Wheeler et Wilson porte, comme marque de fabrique, deux W enlacés dans un écusson. La Canadienne est aussi une très-bonne machine, qui marche au pied ou à la main, de même que la Favorite des Dames, à un fil, et qui coûte, prix et accessoires, 60 fr. Écrire directement à M. Séling pour tous les renseignements, de même que pour les facilités de paiement qu'il offre à nos abonnés. C. L.



EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4175

Toilettes et confections de M^{lles} Vidal, rue Richelieu, 104.

Modes de la maison Coutot, avenue de l'Opéra, 43.

Première toilette. — Robe en cachemire chuddas et faille loutre avec lisérés en satin rubis. — Pelisse russe en armure noire, (voir la planche de patrons) fermée sous une bande droite en velours, ornée d'appliques de passementerie et de bouclettes de ruban moiré; au bas de la pelisse, galon frappé avec bande

étroite de castor sur les lisières. Manche avec parement de velours orné d'applications de passementerie, et terminé par des bouclettes en armure que retiennent des boutons. (Voir la confection de dos, toilette n° 3.) — Chapeau en velours loutre doublé de satin rubis, relevé de côté et tombant en coquille sous une plume amazone rejetée en arrière; sous le relevé, roses capucines doubles à feuillage de velours.

Deuxième toilette. — Robe en drap gris fer ornée de velours de même ton. — Pelisse (1) en matelassé noir, ornée d'olives en effilé marabout et bordée dans le bas d'un galon peluche. — Chapeau de velours noir gansé d'or au bord des deux revers formant diadème partagé au milieu; dessous et dessous, draperie et noué en gros grain bayadère à fond bleu pâle; touffe de plumes de côté.

Troisième toilette. — Pelisse russe (dos); poche en velours, placée très en arrière et disposée comme le parement, avec appliques sur le velours et bouclettes en armure répétées sur elles-mêmes et fixées par des boutons; le dos en velours, sans couture au milieu, est également orné d'applications de passementerie; le reste du vêtement est en armure; col rond en velours bordé de fourrure. — Chapeau en velours loutre de la figure n° 1, vu du côté du bord tombant, au-dessus duquel est posé un noué de satin passé dans un large anneau doré dit *baguette Jeanne d'Arc*.

Quatrième toilette. — Costume en gros de Paris rayé bronze de deux tons et bleu marine, garni de velours Lyonnais zébré de petites raies de velours noir et de satin broché. Corsage à gilet zébré. Paletot pareil (voir la planche de patrons de ce mois) bordé de velours zébré, fermé à l'encolure et dégagé du bas. — Chapeau en velours bronze liseré de Sicilienne; diadème tendu relevé de liserés Sicilienne; noué en Sicilienne retenu par une boucle; dessous, plume blanche; seconde plume tombant derrière avec un piqué de grosses roses.

Cinquième toilette. — Robe en cachemire, écossais liseré de drap bleu. — Paletot en drap molletonné café, orné d'applications de passementerie perlée, ouvert devant avec larges revers; plissés de faille café dans les coutures de côté; rangées de boutons dorés le long des plissés; manche avec un plissé de faille sur lequel le parement de drap est boutonné, comme les coutures de côté du paletot; applique avec perles au haut du plissé. — Chapeau de feutre blanc bordé de velours bleu pâle; devant, noué de satin, posé sur une bande de cygne teint, qui retombe sur le chignon en deux larges boucles; piqué de roses sur le noué de cygne.

Sixième toilette. — Costume en popeline noisette orné de même étoffe à lignes ombrées de tons plus clairs que le costume. Longue basquine (voir la planche de patrons) fermée en diagonale, à revers d'un côté, de la taille à l'épaule; le dos court, est prolongé par deux bandes ombrées, séparées par une bande unie; les devants sont arrêtés sur ces trois bandes par une rangée de boutons. — Capote en velours noisette et ambre; double ruché en velours ambre sur le front; au-dessus, pointe en velours noisette; les creux formés de chaque côté par cette pointe sont garnis d'un plissé plat très tendu en faille noisette; l'un d'eux est rempli par une touffe de primevères en velours rubis et herbes diamantées, posée sur le plissé. Au milieu du chapeau en dessous, noué de velours noisette retenu par une agrafe *Charlemagne* en forme de bouclier à trois pointes; une plume ambre est fixée sous le noué et rejetée en arrière.

Septième toilette. — Robe en faille noire. — Grande visite en damassé de soie noire avec manche mac farlane en velours (voir la planche de patrons), garnie d'effilé à glands; le dos est orné d'applications de passementerie; des appliques sont également posées sur le bord de velours. — Chapeau de velours et satin grenat avec écharpe de chenille grenat tombant sur le diadème et faisant collier; devant, chou de quatre plumes, une noire et les trois autres de tons dégradés du grenat au rose; derrière, cascade de noués de satin.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 Octobre.

Huitième toilette. — Robe en bourrette granitée à fond noir. — Paletot beige en armure nattée, avec plastron en velours marron; le paletot est orné d'un large galon peluche, ombré du marron au beige, arrêté dans des appliques de velours. Dans le dos et sur la poitrine, des aiguillettes hongroises en corde beige et marron mélangés, sont fixées sous des épaulettes en passementerie et velours. — Chapeau de velours noir à diadème brisé de côté; dessous draperie de velours et noué mélangé de velours noir et gaze filigrane multicolore, avec chou tricolore en plumes d'autruche noires, à bouts triés de grains de sable de toutes couleurs; panache noir couché sur la calotte.

Neuvième toilette. — Robe en faille de laine bleu marine. — Jaquette Suédoise en loutre, tout unie, doublée de faille écossaise — Toque en feutre bleu marine avec bord de velours du même ton et revers de satin retenu par une *comète* en bronze doré ou en nickel; deux plumes droites séparées l'une de l'autre sont placées sur la toque.

Dixième toilette. — Robe en cachemire de l'Inde noir. — Rotonde pélerine en drap mousse gris chiné de noir (voir la planche de patrons de ce numéro) ornée de galon frappé et d'effilé gaufré. — Chapeau de velours olive liseré en faille tilleul, relevé d'un côté avec bouquet de roses, et à double passe de l'autre; un noué de satin olive entre les deux passes.

Onzième toilette. — Toilette de concert en faille et brocatelle ivoire ornée de grenat, ouverte devant et à manches demi-longues avec sabots de dentelle. Coiffure d'anémones variées et dentelle noire. — Sortie de bal en drap vigogne blanc faisant écharpe devant et rotonde derrière; elle est ornée de galon grillagé rose avec *panouffes* de cordonnet laminé, et bordée de renard blanc.

GRAVURE DE MODES 417 BIS.

Modèles de M^{me} Agam (maison Coutot), avenue de l'Opéra, 43.

Chapeau Agnès en velours myrte liseré de faille blanche; draperie en velours croisée derrière, noué de côté en faille blanche avec crête de plumes.

Feutre peluche, à longs poils, zébré marron et beige; torsade de satin marron autour de la calotte; bord relevé derrière sous un noué de satin marron; quatre petites têtes de plumes posées en touffe un peu de côté.

Feutre gris-fer, orné d'une draperie de velours et satin bleu marine, bord relevé de côté avec revers en satin piqué; oiseau au-dessus du revers, et noué de satin tombant sur le chignon.

Chapeau colimaçon en velours grenat avec noué et brides en satin de même nuance; dessous, d'un côté, double passe en velours sur laquelle est posée une guirlande de pousses de roses d'or; dessous, plume grenat traversant la calotte.

Capote en velours patissandre avec diadème tendu, liseré d'or pâle; dessous, draperie or pâle; de côté, oiseau avec aigrette ivoire; derrière, deux petits revers en velours au défaut desquels est posé un piqué de roses assorties.

ABAT-JOUR

DEUXIÈME TIERS ET DERNIER TIERS, vue à vol d'oiseau de l'Exposition universelle de 1878.

DIXIÈME CAHIER

Corbeille à laine — Costume de petite fille — Garniture — Costume d'enfant — C. M. — Toilette de visite — Garniture — Cousin en canevas tissé — Dessus de table — Garniture guipure Richelieu — S. R. enlacés — Garniture — Judith — Douille tricotée pour baby — Panier à bois — Bandes crochet tunisien.

PLANCHE X

1 ^{er} côté	} gravure n° 417.
ROTONDE PÉLERINE, 10 ^e toilette.	
BASQUINE, 6 ^e toilette.	
PALETOT, 4 ^e toilette.	}
2 ^e côté	
GRANDE VISITE, 7 ^e toilette.	
PELISSE-RUSSE, 1 ^{re} et 3 ^e toilettes.	

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY.

mettrais chez de vrais *Mozambiques* aux mœurs grossières et primitives; mais dans notre société civilisée et polie, dans le monde bien élevé auquel vous appartenez, je n'en doute pas, il ne semblerait avoir aucune raison d'être.

Assistez donc au mariage de votre amie avec de bons souhaits au cœur et de bonnes prières aux lèvres; regardez sa robe blanche, sa couronne d'oranger, son voile diaphane, non comme une coquette parure mais comme un éloquent symbole, le symbole de cette pureté virginale que l'âme doit conserver dans toutes les phases de son existence terrestre. Voyez dans son anneau nuptial, non le bijou qui orne une jolie main, mais le gage d'une alliance sacrée, le lien visible qui unit irrévocablement deux destinées pour la mauvaise fortune comme pour la bonne, le *signe* d'un sacrement qui concède des droits aux époux mais qui leur impose des devoirs de premier ordre!

Et si quelques réjouissances de famille suivent la pieuse cérémonie, dites-vous bien qu'elles ne sont pas un emblème et que la vie n'est pas plus une fête dans le mariage que dans le célibat. Elle peut être mieux que cela : la fête, c'est le plaisir et rien d'autre; cela passe vite et cela fatigue. Mais l'accomplissement rigoureux du devoir, le détachement de toutes vanités, le travail en commun, l'affection mutuelle basée sur l'estime réciproque; voilà le bonheur, ma chère enfant, le bonheur de la vie conjugale et c'est préférable au plaisir, croyez-le bien!

Escortez vos amies au pied de l'autel avec ces

sentiments, avec ces pensées salutaires, et si elles portent leurs fruits, quand viendra votre tour d'accepter l'anneau nuptial, je vous prédirai à vous aussi le bonheur parce que votre ambition ne sera point de le *recevoir* mais de le *donner*!

» J'oubliais une dernière question : lorsqu'on » est en visite chez une dame et qu'un *vieux* » monsieur entre dans le salon, doit-on se lever, » oui ou non ?

Oui; la pierre de touche de toute bonne éducation étant le respect des jeunes pour les vieux. Seulement, il faut se rasseoir aussitôt. Il y a là, d'ailleurs, des nuances que le tact personnel peut seul indiquer.

» En attendant vos réponses, je vous prie de » vouloir bien accepter mes plus respectueuses » expressions de dévouement,

» Une jeune montagnarde. »

N'est-ce pas qu'elle est toute naïve et toute charmante, mon inconnue ? Ah ! mon Dieu ! j'ai oublié de lui dire que sa présence à un baptême n'aurait non plus rien de choquant, bien qu'il ne soit guère d'usage d'escorter les nouveaux-nés aux fonts baptismaux. Mais si elle s'y rend quelque jour, elle comprendra certainement que, là aussi, elle peut remplir un rôle chrétien et recueillir de salutaires enseignements.

Et maintenant concluons, Florence : Si tu me *sers* encore tes correspondantes, je te *servirai* les miennes. C'est à prendre ou à laisser, mon ange.

Ta JEANNE.

ÉNIGME

On me place au sein des volailles,
 Dans les choux, dans les artichauts,
 Sous les œufs, sous le fricandeau,
 Et l'on me mêle encore à d'autres victuailles;
 J'en accrois le volume ainsi que la saveur;
 Aux cordons bleus je fais honneur.
 Mais, sous le rapport littéraire,
 On me pardonne à peine dans Molière;
 Je suis de mauvais goût. Dans les siècles passés,
 Nos bons aïeux m'aimaient assez,
 Ainsi que l'atteste l'Histoire;
 Moi, je suis aujourd'hui reléguée à la foire,
 On est plus délicat, plus fin, plus sérieux...
 Mais, dans le fond, en vaut-on mieux ?



MOSAÏQUE

Une belle action est celle qui a de la bonté, et
qui demande de la force pour la faire.

Montesquieu.

Chaque jour inutile est une page blanche au
livre de la vie.

Waisse.

L'amour nous touche plus que les bienfaits,
parce que faire du bien à notre prochain n'est
que lui donner quelque chose que nous possé-
dons, tandis que l'aimer, c'est nous donner nous-
mêmes à lui.

Juan d'Avila.

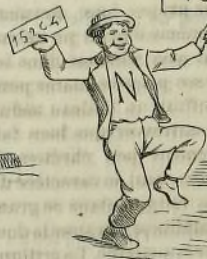
La meilleure perfection est de faire les choses
communes d'une manière parfaite.

Saint Bonaventure.

Sache bien user de la vie,
Tu en auras l'âme assouvie
Assez longue la trouveras.
Comme dans la main dépensière,
Grande richesse ne dure guère,
Ton âge tu dépenseras.
Au bon ménager il foisonne...

Baïf.

REBUS



N° SORTIS:
15264



Total 702.
Pour 100 fr. p.
Solde
Durand

Explication du Rébus d'Octobre : Tel menace qui a peur.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY